



**L'Apostrophe**

*Écrire et penser ensemble*

Hiver 2018 - Cahier n°5

Champ libre

« Sarah »

Par Laetitia

Agir ensemble

*Une confrérie de SDF*

Empreintes

« La guerre des gâteaux »

Par Khalid



**DOSSIER**

**Migrer, migrants,  
migrations**



## Le bocal ou l'océan...

**I**l n'est guère de jour sans que les médias nous parlent de « crise des migrants ». Comme une menace. Pire encore, comme la cause de tous les maux du pays ! Pour la sécurité, pour le marché du travail, pour l'équilibre des comptes sociaux, pour notre culture... Délinquants en puissance, peut-être, prétendus profiteurs d'aubaine... Pour celles et ceux, en tout cas, qui ne se noient pas au cours de la traversée et avec qui l'Europe semble jouer à la patate chaude...

Cette question n'en finit pas de troubler le jeu politique, au point de réveiller de sinistres fantasmes conduisant à la méfiance, à une peur irrationnelle, quand ce n'est pas au rejet des personnes exilées. Certains politiciens l'utilisent comme cheval de bataille en jouant sur ces peurs, tandis que d'autres misent sur un électorat français issu de l'immigration ! Aujourd'hui, nombre de migrants ne peuvent compter que sur les associations qui, elles, défendent, au nom de la plus simple humanité, ces hommes et ces femmes sans statut, considérés comme différents, étranges...

“ *L'individu n'a-t-il pas le droit de chercher un meilleur refuge, un autre point de départ pour une vie meilleure ?* ”

Mais étranges en quoi ?

C'est tout de même curieux, cette focalisation sur les personnes qui se sont mises en mouvement, à la recherche d'une terre hospitalière où se poser enfin, trouver la paix, pouvoir vivre dignement, comme tout être humain. Entreprendre ce voyage est, pour ces migrants, une question de vie ou de mort ! Soit ils arrivent sur la terre considérée comme saine, soit ils « crèvent » en route ! L'une ou l'autre hypothèse est, pour eux, de toute façon, préférable à la réalité qu'ils ont dû fuir !

L'individu n'a-t-il pas le droit de chercher un meilleur refuge, un autre point de départ pour une vie meilleure ? Peut-il, doit-il baisser les bras et accepter la faim, le déshonneur, la soumission, l'oppression, la destruction, la mort... sans se battre ? N'y aurait-il pas une forme d'insulte faite à la dignité d'être humain que de renoncer à chercher de meilleures conditions de vie, à lutter contre les injustices ? La migration n'est-elle pas, depuis toujours, le mou-

vement même de la vie ? L'expression d'une formidable force de vie et d'espoir ? Nelson Mandela a fait de cette force un critère essentiel : « *Ne me jugez pas sur mes exploits... Jugez-moi sur le nombre de fois où je suis tombé et où je me suis relevé.* » Ne sommes-nous pas tous des migrants ? Des êtres de passage sur cette Terre ? Pourquoi faut-il que les hommes cherchent à compartimenter la planète plutôt que la considérer comme un espace de vie où chacun peut s'épanouir en paix avec tous les autres ?

On nous rebat les oreilles avec l'insécurité que nous serions, qu'ils seraient susceptibles de générer... mais qui vit dans l'insécurité la plus profonde ? Les autorités veulent nous faire croire qu'il y a une immigration légitime, ouvrant droit à l'asile, et une autre moins acceptable. Serait-il donc moins grave de risquer de mourir de faim ou d'un manque de soins que d'une balle dans la tête ? Sur quels critères l'hospitalité se fonde-t-elle ? Jusqu'où est-il possible d'ouvrir les frontières ? Ou de les fermer...

Prétendument.

Comment agir pour changer la donne, alors que le développement du phénomène migratoire est rendu inéluctable du fait des enjeux démographiques, politiques, démocratiques, environnementaux, économiques et par le manque de volonté collective d'y répondre ? Ne serait-il pas temps de prendre, ensemble, la réelle mesure de ce défi posé à notre temps, de penser globalement, de sortir du « chacun pour soi », à l'échelle des pays et pas seulement des individus ? Il ne s'agit pas de gommer les difficultés, qui sont réelles. Mais de les regarder en face. En fait, pour les auteurs du dossier de ce cinquième numéro, la principale question est celle du périmètre du *partage* : est-ce que chaque personne, chaque famille, chaque groupe, chaque pays se bagarre pour avoir la plus grosse part du gâteau Terre, pour lui-même et les siens, quitte à en priver les autres, ériger des murs et des barbelés, voire épuiser la planète... ou pour que tout le monde puisse y vivre correctement ?

C'est une question de géométrie du cœur.

Universelle.

De repli en bocal ou d'ouverture sur l'océan, pour reprendre l'image de Mariam dans ces colonnes.

Pour nous tous, ce choix est vital !

Il est une soif qui s'exprime constamment dans ce numéro de *L'Apostrophe*, qui donne notamment la parole à celles et à ceux d'entre nous qui ont dû se résoudre à quitter leur terre, leur pays, leur famille, pour chercher refuge au sein de ce qu'ils espéraient être le pays de la liberté, de l'égalité et de la fraternité : celle de la *rencontre*, qui change les regards et qui ouvre la voie à un enrichissement culturel mutuel.

Une chance pour tous.

Si nous choisissons ensemble de la saisir.

Bonne lecture !

Bonnes rencontres !

Malika Adjou et Jean-Marc Boisselier





<b>De vous à nous</b>	<b>8</b>
Comment est composée <i>L'Apostrophe</i> ?	9
<b>Champ libre</b>	<b>12</b>
Sarah	13
De rives en rimes	15
J'ai fait un pas	16
Retour sur investissement	18
Cent papiers	20
Je t'ai toujours connu, Seigneur	22
Que dire ?	23
<b>DOSSIER</b>	
<b>Migrer, migrants, migrations</b>	<b>24</b>
Le tourbillon de la vie	26
L'exil et l'accueil	31
Insécurité(s) / insécurisés	35
Tous égaux dans la pauvreté... ou pas	38
Nous sommes tous des réfugiés	40
Il nous parle	44
Lettres ouvertes à un Français tenté par le rejet de l'étranger	46
<b>L'ENTRETIEN</b> « Il ne faut pas combattre la migration, mais l'organiser sur le plan juridique »	48
Deux petites choses pour terminer...	57
<b>De la plume au pinceau</b>	<b>58</b>
Osez laisser parler vos mains, elles seront votre voix	59
<b>Lignes de vie</b>	<b>84</b>
« Ce n'est pas bon de faire semblant d'être un autre pour avoir la paix »	85
À cœur vaillant, rien d'impossible	86
<b>Agir ensemble</b>	<b>88</b>
Une confrérie de SDF	89
<b>Sources et ressources</b>	<b>94</b>
Le partage de vie auprès des exilés-es, à Calais	95
<b>Empreintes</b>	<b>102</b>
La guerre des gâteaux	103

## DE VOUS À NOUS



# Comment est composée L'Apostrophe ?

PAR LES MEMBRES DU COMITÉ ÉDITORIAL

L'originalité de cette revue tient à ses auteurs

**T**ous les auteurs de cette revue sont des personnes vivant ou ayant vécu des difficultés ou des situations de précarité. Elles ont écrit individuellement ou collectivement, notamment au sein d'ateliers d'écriture.

**Les textes individuels** ont directement été écrits par leurs signataires. Certains sont sortis tels quels de l'imagination créative de leurs auteurs, d'autres ont fait l'objet d'un travail avec d'autres membres du groupe ou avec l'animateur de l'atelier. La pensée demeure totalement celle des auteurs.

**Les textes collectifs** résultent des échanges et des confrontations au sein de l'atelier d'écriture. Le texte se façonne collectivement à partir de ces matériaux. Une version est redonnée à lire aux membres du groupe afin de nuancer et de compléter lors de la séance suivante jusqu'à parvenir à un texte représentatif des idées partagées par tous les membres du groupe.

**Le dossier thématique** comprend à la fois des textes individuels et collectifs. 95 % des expressions sont celles des membres des groupes. Les 5 % restant tiennent aux mots de liaison, d'articulation et à d'autres corrections mineures. Le dossier thématique est une composition qui tente de faire droit à une certaine logique, à partir du matériau, riche et bouillonnant, que constituent les expressions en « je », « on » ou « nous », qui ont été partagées, oralement ou par écrit, sur le sujet abordé.

Tout ce qui s'exprime n'est pas pépète, mais il y en a toujours, et de fort belles ! C'est, en général, le cas des images qui sont souvent beaucoup plus parlantes que bien des discours.

Le dossier thématique résulte de plusieurs séquences de travail avec les membres des trois groupes différents qui ont participé. Sauf indication contraire, notamment pour les textes encadrés, les contributions spécifiques de chaque groupe ne sont pas distinguées.

Nous faisons le choix de garder certaines contributions individuelles, originales ou significatives, en général signalées par des guillemets. Nous n'utilisons pas ceux-ci lorsque ce qui est affirmé relève d'une prise de position collective.

**L'animateur d'atelier** n'intervient pas sur le fond. Il est là pour favoriser la libération de l'expression et accompagner sa mise au travail. Il donne des indications, propose des pistes pour favoriser le travail d'écriture ou de réécriture et faire, autant que de besoin et en dialogue avec les auteurs, davantage droit à la musique des mots, à l'émotion, à la clarté des messages que les signataires veulent transmettre.

En ce qui concerne les textes collectifs, l'animateur a de même pour mission de susciter l'expression personnelle de chaque membre du groupe, de questionner, de relancer, d'aiguillonner, de favoriser le dialogue entre tous et de repérer les éléments relevant d'une prise de position collective. Là non plus, il n'est pas là pour faire passer ses idées.

Nous sommes conscients que cette composition n'est pas, en elle-même, neutre par nature. Le risque de manipulation, même inconsciente, ou à tout le moins d'interprétation erronée, demeure présent. Nous tentons le pari de l'honnêteté et de la fidélité à la parole et à la pensée des auteurs. Les textes sont, dans cette intention, relus et validés par les groupes et peuvent faire l'objet de plusieurs allers et retours entre eux et les membres du comité éditorial. (Eux-mêmes sont pour moitié membres de ces groupes.)

Bonne lecture à tous... ■





**À propos de l'auteure**

*Texte composé et travaillé par Laetitia, au cours d'un atelier d'écriture, lors d'un voyage de l'espérance, huit mois après le décès de Sarah, qui n'avait alors que vingt-quatre mois.*

*À la dernière minute, Laetitia a choisi de dire elle-même son texte en grand groupe.*

*Avec deux pauses et dans le plus grand silence, mais jusqu'au bout.*

*Comme une libération.*

*Toute relative.*

*Mais réelle.*

## Sarah

Je l'ai lu dans leurs yeux avant que la moindre parole soit prononcée.

Mines défaites,

Blouses ouvertes,

Stéthoscopes en berne.

Ils ont lu en retour dans les miens, à court de larmes,

Ce que mon cœur savait déjà...

Le temps est venu, ma puce,

Inéluctable,

Impensable,

Épilogue de tant de semaines de combat désespéré,

Défaite par KO et blessure au plus intime.

Indélébile.

Chaos sans nom,

Au creux du ventre.

Indescriptible.

Le plus jeune des médecins a hoché la tête,

En signe d'impuissance,

Un pauvre sourire disant l'humaine compassion

À laquelle ses aînés semblent avoir renoncé,

Comme bloquée par quelque écran de protection.

J'ai serré ta pauvre petite main plus fort

Comme pour te retenir, encore un peu,

Même très peu.

Ou pour partir avec toi,

M'endormir enfin,

À jamais...

Vainement,  
À bout de souffle,  
Au bout du quai,  
À bout de vie.

Nulle autre que toi ne le pourrait croire...  
Mais j'en suis absolument sûre :  
Une larme a alors perlé au coin de la paupière de ton « Monsieur Doudou »,  
Signant l'instant  
Comme le douloureux sifflet d'un chef de gare.  
Mes larmes sont revenues,  
Renforçant l'implacable étau dans ma poitrine,  
Déferlant sans retenue  
Comme l'eau d'un barrage trop longtemps contenue  
Et brusquement libérée.

J'ai déposé un océan de doux bisous mouillés  
Au creux de la fourrure de « Monsieur Doudou »,  
Ambassadeur de mon amour,  
Pour la route.  
Je l'ai placé entre tes bras trop frêles,  
Sa bonne tête d'ours trop léché contre ta joue,  
Et je t'ai laissé partir.  
Pour toujours.

Au revoir, ma puce.

Maman

**À propos de l'auteure**

*Malika a quitté l'Algérie avec sa famille pour permettre à son enfant d'être soigné. Enseignante en français, elle partage son goût pour notre langue au sein du groupe du Secours Catholique de Roubaix.*

## De rives en rimes

Ma vie est un fragile miroir  
 Qui reflète mon histoire  
 Quand j'ouvre le tiroir  
 Je vois beaucoup d'espoir.  
 Même quand le soir se fait noir  
 Mon devoir est de croire à la gloire.

Frères et sœurs sur cette Terre  
 Nous partageons la même galère  
 Hélas, nul n'est à l'abri de toutes ces guerres  
 Qui transforment notre Terre en véritable enfer.

Le monde est dévoré par tant de rivalités  
 Que l'Humanité est touchée dans sa dignité  
 Elle doit s'armer de sérénité  
 Pour passer au-delà des difficultés  
 Sa responsabilité est d'assoier l'égalité  
 La fraternité est la clef de la liberté.

L'aventure demande du courage  
 C'est l'ouverture à l'entourage  
 L'écriture invite au partage  
 Résistance à la culture du mirage.

Malika

**À propos de l'auteur**

*Je m'appelle Enri, j'ai vingt-six ans. Je peux dire que je suis un citoyen du monde. Je ne comprends pas la loi. Enfant, je trouvais injuste que mon papa ait moins de droits que les papas de mes amis, ou qu'il doive avoir peur de la police simplement parce qu'il avait envie d'une vie meilleure pour sa famille. Aujourd'hui, je ne comprends pas pourquoi je suis expulsé, alors que j'ai suivi les consignes qu'on m'a données. On me menace de prison, juste parce que je suis né au mauvais endroit. Je n'ai pas le droit de travailler, de me soigner, de bien évoluer, d'aimer, bref d'exister.*

## J'ai fait un pas

Il y a ce pas que je regrette  
C'était le tout premier  
Ce pas-là a ruiné la quête  
Qui devait me sauver.

J'ai fait des pas, j'ai fait des choix  
Ils m'ont jeté à terre  
Laisse pour mort, les bras en croix  
Au bord de mon enfer.

L'aube qui faisait mon bonheur  
Brille d'une lueur sombre  
Aujourd'hui, c'est à contrecœur  
Qu'elle se lève sur mon ombre.

Moi, je n'avais pas choisi ça  
Je rêvais de lumière  
De faire plus d'un milliard de pas  
Pour parcourir la Terre.

Je voulais même toucher le ciel  
Dominer l'univers  
Du sommet de la tour Eiffel  
Et saluer mes pairs.

Mais je reste sur le bitume  
Dans la marée humaine  
Je bois, je dors, je pleure, je fume  
Ma vie est incertaine.

Ma jeunesse meurt sur les pavés  
 Entourés de grillages  
 Prisonnier de ma liberté  
 Comme un lion dans sa cage.

Ma tête est vide de tous ces rêves  
 Que je ne ferai plus  
 J'ai tellement peur que tout s'achève  
 Avant que j'aie vécu.

Toi qui viens de croiser ma route  
 Entre terre, ciel et mer  
 Qui me regardes et qui m'écoutes  
 Tire-moi vers la lumière.

Je voudrais juste respirer  
 J'ai seulement fait un pas  
 Mais je crois que j'ai reculé  
 Le souffle ne vient pas.

Mes poumons se démènent  
 En vain, l'air est trop rare  
 Je n'ai plus d'oxygène  
 Si je n'ai plus d'espoir...

Témoignage d'Enri, mis en forme par Sabine

**À propos de l'auteur**

*Nouvelle rencontre et réflexion subséquente de Pascal, l'homme des rues dont Fidel, son chien, avait fait son compagnon à deux pattes. Pascal qui, déjà, à plusieurs reprises, a offert au lecteur de L'Apostrophe son regard d'homme vivant à la hauteur des godasses des passants.*

## Retour sur investissement

L'aventure vaut à peine d'être évoquée, tant elle confine à l'ordinaire !  
Quoique...  
Il y a quelques mois, un jour de printemps, je faisais benoîtement la queue à la caisse  
d'un supermarché.  
Attendant, comme tout un chacun, d'acquitter le montant de mes chères emplettes,  
Lorsqu'il advint que la petite dame qui me précédait se trouva à court de liquidités.  
Elle eut beau retourner son sac, en quête d'une carte providentielle  
Ou de quelques piécettes égarées... Rien n'y fit :  
Il lui manquait bel et bien quatre euros et quelques poussières...  
La caissière lui proposa donc de renoncer à l'un ou l'autre de ses achats,  
Non sans une mimique d'exaspération appuyée.  
La voyant hésiter, et dans un jour plus faste que d'autres, je tendis à la petite dame  
un billet de cinq euros.  
Gracieusement.  
En tous sens.  
Faut bien s'aider.  
J'ai cru un moment que la caissière allait en avaler son dentier,  
Avant que sa surprise ne laisse place à un franc sourire  
Et à une remarque à mon endroit fort inhabituellement obligeante.  
Au terme de quelques secondes de confusion, de dénégation puis de douce insistance  
de ma part,  
La petite dame finit par accepter le billet froissé que je lui tendais  
Et se confondit en remerciements.  
Touchée, je crois.  
Elle m'a attendu, tandis que je réglais mes propres achats, et m'a demandé mon prénom.  
Et confié le sien : Yvette.  
Dans un ultime sourire, nous sommes tous deux repartis chacun de notre côté.  
Pour ne rien vous cacher, je suis sorti du magasin... réconforté.  
Plutôt content de moi.  
Ah, le bougre...  
Le temps a passé.

Tenant son rôle de zélé serviteur de l'oubli.

J'avais totalement oublié cet épisode et jusqu'aux visages de ses protagonistes,  
Lorsque, la semaine dernière, je me suis présenté à la porte d'un accueil de jour

En vue de sacrifier au rituel de mes ablutions hebdomadaires.

Pour tout dire, la période était cette fois carrément néfaste et je n'y voyais pas très clair.  
Ce jour-là, deux nouvelles bénévoles prenaient le café en babillant avec la gent des rues.

Me voyant arriver, l'une d'elle s'est levée et s'est fendue d'un grand sourire en croisant  
mon regard.

« Pascal ! Je suis heureuse de vous voir... Vous ne vous souvenez pas de moi ?

– Ben... Désolé, non, en fait.

– Il y a plusieurs mois, vous m'avez dépannée à la caisse d'un supermarché...

– ...

– ...

– Yvette ? C'est ça ?

– C'est moi. »

Je me fis l'effet d'un total idiot, mais je dois avouer qu'il me sembla qu'un parfum d'émotion  
s'était mis à flotter dans l'air, faisant refluer les habituels remugles du lieu.

Joli moment, qui me laissa plutôt coi.

Nous nous assîmes pour prendre un café de concert et échangeâmes  
quelques propos décousus.

Puis, à moment donné, Yvette posa sa main sur mon bras, provoquant chez moi  
un réflexe de recul.

C'est que, hors des demandes d'attention, formulées de cette façon par Fidel, je ne suis  
plus guère coutumier de ce genre de familiarités...

« Pardon. Je ne voulais pas vous gêner...

– Non, non, c'est moi...

– J'avais juste envie de vous dire que, si je suis devenue bénévole à l'accueil de jour,  
maintenant que je suis à la retraite, c'est à cause de vous, de votre geste, ce jour-là,  
au supermarché...

– ...

– Cela m'a beaucoup émue !

– Moi aussi.

– ...

– Je crois que cela m'a fait du bien. »

Nous nous tûmes.

Et ce fut bon.

Pascal

**À propos de l'auteur**

*Ferdous vient du Bangladesh. Épaulé par le Secours Catholique dès son arrivée, il est aujourd'hui bénévole avec d'autres jeunes qui ont connu, comme lui, des chemins de migration, et il fait partie d'un groupe convivial et solidaire au sein duquel il aide les personnes en difficulté en construisant des liens d'amitié.*

## Cent papiers

Combien de forêts dévastées  
Pour déposer mon seul dossier  
Et combien d'arbres centenaires  
Pour composer vos formulaires.

J'ai fait la queue pendant des heures  
Sous des regards un peu moqueurs  
Pour accéder au hall d'entrée  
Et avoir le droit d'y rester.

Prendre un ticket comme le Saint Graal  
Et puis pénétrer dans la salle  
Où vont s'écouler d'autres heures  
Sous des regards accusateurs.

Il me faut remplir tout ceci  
Et surtout bien signer ici  
Je me trouve à votre merci  
Vous m'humiliez et je dis « oui ».

Ces troncs débités en papier  
Manquent au ciel et au paysage  
Comme eux, je suis déraciné  
Je n'ai plus aucun point d'ancrage.

Moi, mon seul souhait, c'est d'étudier  
Apprendre, écrire, lire et parler  
Vous, votre souhait, c'est de me chasser  
C'est de m'écarter comme un danger.

Vous avez écorché mon nom  
Mais je me suis levé d'un bond  
Pour entendre la décision  
Qui sonne comme une condamnation.

J'irai vers de nouveaux guichets  
Où vont s'écouler d'autres heures  
Entouré d'autres déboutés  
À ruminer notre rancœur.

Lorsque je suis à bout de forces  
Je songe au chemin parcouru  
Je grave mon nom dans l'écorce  
Je sais qu'un jour, il sera lu...

Témoignage de Ferdous, mis en forme par Sabine

**À propos de l'auteur :**

*Lorsqu'il a écrit ce texte, Gérard était détenu à la maison d'arrêt d'Éureux et participait aux rencontres de l'aumônerie de la prison. Ce texte fait partie d'une série de douze mis en musique et réunis sur un CD intitulé « Paroles en liberté »*

## Je t'ai toujours connu, Seigneur

Je t'ai toujours connu, Seigneur  
Pourtant, je t'ai longtemps perdu de vue  
Tu étais là, je ne te voyais plus  
Occupé à errer sur la grande route  
À descendre lentement vers l'abîme  
À éteindre une à une les lumières de mon existence.

Je portais en moi le sens du divin  
Mais je faisais la bête !  
De loin en loin, je croisais sans la reconnaître  
Ta silhouette sur le chemin.  
Je vivais seul  
Et c'est seul que je me suis pris le mur !

Mais ce n'est plus seul que je remonte la pente  
Tu es avec moi, Seigneur.  
Les yeux ouverts, j'en bave pour réparer.  
La souffrance est grande autour de mes racines  
Mais je sais que je ne serai jamais plus perdu  
Tu es dans ma vie, Seigneur,  
Je t'aime.

Gérard

À propos de l'auteur

*Claude a participé à un « voyage de l'espérance » du Secours Catholique. Ne sachant trop que dire (et pour quoi faire ?), il a laissé ces mots qui parlent d'un avenir quotidien.*

## Que dire ?

Que dire ?... Je ne vais pas savoir !  
L'exercice me revient comme en miroir  
Je n'y suis pas très habile,  
C'est pour moi si difficile.

J'aime les joies simples d'une pétanque,  
Fleurs d'acier jetées sur mes manques,  
Le calme et la décontraction d'un puzzle  
Poissons d'argent recomposant la feuille,

La gentillesse d'un ami,  
Un simple merci,  
Le ressourcement d'une promenade  
Au creux des bois, soleil en façade.

Mes rêves ne me portent guère qu'à demain,  
Entre passé décomposé et futur incertain.

Je rêve ma vie en photo  
M'en remettant au loto  
Pour construire mon voyage  
Jusqu'au bout de mon âge.

Claude

**DOSSIER**

# Migrer, migrants, migrations



**D**onner la parole à ceux qui ont tout quitté pour continuer à vivre, donner la parole à ceux qui ont vécu et vivent la migration au quotidien... telle est la volonté du comité éditorial de *L'Apostrophe*. Parce que, aujourd'hui, le sujet de la migration occupe le devant de la scène, il nous semble indispensable de vous donner à lire et à entendre les mots de ces migrants trop souvent pointés du doigt. Pour aller à leur rencontre et pour mieux connaître cette humanité stigmatisée. Ce dossier rend compte de leur vie, de leurs origines, de leur regard sur la société qui les accueille et de la place qu'on leur donne, mais aussi de leurs idées et propositions pour faire de l'accueil de l'autre une richesse, voire une valeur ajoutée pour la société entière. Ils sont plus d'une trentaine à avoir rejoint nos pages et construit ce dossier : le récit de leurs vies cédant la place à leurs questionnements sur la précarité et « les pauvres » en France et donnant naissance à un plaidoyer pour un accueil digne de « tous les réfugiés ». Qu'ils soient remerciés de ce don à *L'Apostrophe* et au pays qui les accueille.

Deux groupes ont participé activement à la rédaction de ces textes. Ils sont constitués quasi exclusivement de personnes arrivées récemment sur le territoire français :

- Un groupe du Secours Catholique de Roubaix, composé de Malika, Aboubacar, Zahra, France, Abdoulaye, Allal, Richard, Lynda, Rachida, Redhouane, Thizirid, Djamila, John, Saïd, Abdoulia, Kourouma, Dany et Mohammed.
- Un groupe du Centre d'entraide pour les demandeurs d'asile et réfugiés (Cèdre) à Paris, composé de Charlène, Moussa, Ahmadou, Saïdou, Khalilou, Cheikh, Ali, Anas, Hélène, Louison, Ibrahima, Martine, Jesuald et Pierre.

Avec, en outre, les apports de Ronan (Brest) et de Cyrille (Paris). ■

## Le tourbillon de la vie

Les migrants... un seul mot utilisé jour après jour pour parler de ceux qui quittent tout pour vivre, emporté par le mouvement de la (sur)vie. Les migrants n'existent pas. En tant que tels. Le mot voile une multitude de visages et de situations. Ce sont ces situations que nous vous proposons de découvrir dans cette première partie, à travers les mots de chacun d'eux : pour que, derrière le mot « migrant », apparaissent les visages d'une humanité bafouée, à la recherche d'une dignité. Leurs visages.

### Brahim

#### « Le grand passage vers la vie »

Je me souviens d'un temps où j'étais enfant, avec mon père et mes frères, en Afrique, D'autres couleurs, d'autres sensations, d'autres odeurs.

Je respectais tous les gens, je n'avais pas de problèmes...

C'était un temps heureux. Mon père m'aimait beaucoup.

J'ai eu la chance d'aller sur les bancs de l'école, jusqu'en troisième, au collège.

Mais je ne voyais pas bien et, surtout, je n'entendais pas bien.

J'ai dû arrêter l'école à cause de cela. Je n'ai pu être opéré qu'en France, il y a peu de temps.

Quand j'étais avec mes amis, en Afrique, nous avions des projets ensemble.

Ils venaient souvent chez moi, on faisait du thé mauritanien.

On parlait beaucoup, j'étais habillé avec de grands boubous, pour faire la fête...

J'étais heureux.

Mais les choses sont devenues dangereuses, dans mon pays. Mon père, mes frères et leurs amis ont été assassinés. J'ai voulu réclamer justice mais on m'a menacé de mort si je parlais.

Heureusement pour moi, j'étais bon élève en français. Quand tu connais le français, c'est possible de s'en sortir. Il y a toujours un espoir, fragile mais têtue.

J'ai travaillé, vendu des objets au Sénégal, je suis passé par le Burkina Faso et le Niger...

J'ai vécu chaque jour comme une éternité, chaque kilomètre comme un nouveau défi, alternant bouffées d'espoir et marées de découragement.

Je me suis accroché aux premières, de toutes mes forces.

Jusqu'en Libye, où j'ai embarqué de nuit sur un petit bateau,

Instable et surchargé,

Avec beaucoup d'autres, hommes, femmes, enfants, bébés,

Entassés, ballottés, frappés, rançonnés,

Mais embarqués pour le grand passage vers la vie.

Je pensais toucher au but, enfin.

La Méditerranée semble bien bleue, calme et minuscule, sur une carte du monde.

La réalité est autrement noire, inconnue et effrayante.

Presqu'aucun de nous ne savait nager.

Des gens sont tombés à l'eau : ils devenaient fous sur la mer,

Ils voyaient des choses bizarres, se mettaient à crier...

Nous savions les risques que nous prenions, Nous avons peur, mais pas de mourir : C'est si tu restes que tu es certain de mourir.

J'ai fini par arriver en Italie, où j'ai eu des papiers provisoires.

J'y suis resté trois ans.

J'ai été arrêté cinq fois, six fois.

J'ai repris la route.

Je suis venu en France, mais j'ai l'impression que je n'existe pas ; pas encore.

J'attends des papiers pour pouvoir travailler, pour exister.

Ma fille, Fatoumata, doit avoir dix ans. Elle est restée avec sa mère.

J'aimerais l'amener auprès de moi pour avoir le cœur en paix.

Mais, quand j'y pense, je me dis aujourd'hui que l'Afrique, c'est fini pour moi.

Je n'ai plus mes parents, même si j'y pense souvent.

Mon avenir est en France.

Je n'ai rien du tout, mais je suis tranquille. Vivant.

### Malika

« Mon ennemi dans la vie, c'est la maladie »

Ma vie est faite de hauts et de bas. Et ce, dès ma naissance. Je suis née dans une famille de six frères et une sœur. Papa est décédé lorsque j'avais vingt jours. En grandissant, cette absence m'a beaucoup marquée. En Algérie, il n'y a que deux classes : bourgeoise ou pauvre. Nous faisons partie de la seconde catégorie. Notre réussite scolaire a toujours été très bonne : c'était un engagement que nous avons tous pris vis-à-vis de notre maman.

J'ai obtenu le bac, une licence d'enseignement, et je suis devenue professeure de

français, je me suis mariée et nous avons eu un premier enfant, malheureusement atteint d'une maladie orpheline. Pendant des années, des soins ont été tentés en Algérie. En vain. Les soins étaient disponibles en France. La décision fut difficile : je laissais derrière moi ma carrière d'enseignante, si importante pour moi, et j'ai toujours su que la vie ne serait pas facile en France.

Chaque fois que j'accompagnais mon fils pour des soins à Paris, je craignais d'être arrêtée et expulsée. Pour autant, je n'ai jamais abandonné le courage, la responsabilité, l'espoir et la persévérance. Avec la régularisation de notre situation, la confiance est revenue. Mon ennemi dans la vie, c'est la maladie... Le reste, on peut toujours s'en sortir !

### Mohammed

« On ne peut arrêter les rayons du soleil avec un tamis »

Je suis né en 1974, en Kabylie. Jusqu'en 1992, je vivais bien heureux, avec le sentiment d'être libre et en paix. Et puis, la situation a changé, ma perception aussi, au fil des années : la vie est devenue très dure ; il n'y avait ni liberté, ni paix, ni confiance, ni égalité entre les hommes. Si tu es fils de général ou de chef d'entreprise, tout va bien ; mais si tu es fils d'ouvrier, c'est très difficile !

J'ai fini par décider de quitter mon pays. Je suis arrivé en France en 2012. En 2013, j'ai obtenu des papiers, j'étais en situation régulière, je me sentais bien ; mais, en 2016, mon titre de séjour n'a pas été renouvelé. En 2017, j'ai reçu l'obligation de quitter le territoire français : retour à la case départ, dans les difficultés.

En attendant, je suis sans papiers, sans droits : aucune chance ici, aucune chance là-bas. Aucune place sur cette terre. Les arbres et les chiens ont plus de droits dans ce pays que les sans-papiers.

Le combat de la vie continue malgré tout. Tout au long de son histoire, la France s'est

construite avec des immigrés. Ma famille a servi cette France qui, aujourd'hui, me rejette. Il y a un manque terrible de reconnaissance. Heureusement, il y a des gens, des Français, qui sont humains, qui nous comprennent. On donne un coup de main aux associations (heureusement qu'on est là...). On est fait pour vivre ensemble, avec nos cultures différentes, en se respectant les uns les autres. Je n'ai pas de problème avec les gens du peuple, mais avec l'État.

Un proverbe kabyle dit : « *On ne peut arrêter les rayons du soleil avec un tamis.* » Cette sagesse pourrait dessiner la philosophie d'une bonne politique d'accueil de ceux que la vie contraint à émigrer.

Je fais partie d'un collectif qui milite pour la régularisation des sans-papiers. On dit non aux lois qui risquent de restreindre les droits humains. Tous ces gens ne sont pas là pour faire la guerre, ni pour profiter de quoi que ce soit : ils cherchent simplement à vivre en paix, à améliorer leurs conditions de vie, à mener une vie digne, tout simplement.

## Allal

« *Lorsque la nuit retombe...* »

Je suis né dans une grande famille. Nous vivions avec les oncles, les tantes, les cousins, les cousines... Nous étions nombreux dans la maison, mais chacun travaillait. Les femmes cuisinaient à tour de rôle.

Je me souviens de mon premier jour, à l'âge de six ans, à l'école primaire : j'avais apporté des œufs pour le maître. J'étais très heureux. Nous vivions dans un village éloigné dans la montagne et, dans ma famille, personne ne faisait d'études. Je fus le premier, parmi mes cousins et cousines, à pouvoir aller au lycée. Pour faire des études, je me suis retrouvé pensionnaire en internat. La discipline était sévère, il fallait faire son lit, manger alors que ce n'était pas bon...

Ma première déception s'est produite lorsque j'ai échoué au bac, en 1994. On a néanmoins fait appel à moi pour enseigner dans l'école de mon enfance. Le contexte était très compliqué : à la suite du terrorisme, les élèves s'étaient retrouvés sans maître. Quand je suis entré dans ce métier, ce fut pour moi le paradis ! Mais, pour pouvoir reprendre les études, ce fut très compliqué. J'ai repris des cours à distance et j'ai réussi le bac, ce qui m'a permis de conserver mon poste. J'ai continué mes études pour obtenir la licence, tout en continuant à enseigner. À cause du terrorisme, ma famille a dû quitter le village. Je les ai rejoints et ai été muté dans une autre école.

Je me préparais à me marier en 2010 lorsqu'on m'a découvert une insuffisance rénale

grave, nécessitant une greffe. Je me souviens du médecin me demandant si je pensais que quelqu'un pourrait me faire don d'un rein. Je me souviens aussi que, le soir de

mon mariage, en novembre 2010, j'étais en dialyse pendant que les invités faisaient la fête. La recherche de greffe a commencé, avec la fatigue et les problèmes sans fin...

J'ai trouvé un donneur, mais les problèmes administratifs, les délais très longs pour avoir un rendez-vous pour l'opération ont retardé la greffe pendant trois ans : il faut du piston pour passer à l'hôpital...

De report en erreur médicale, j'ai été opéré trois fois, avec un résultat catastrophique. J'ai alors demandé un visa et une prise en charge pour être opéré à nouveau et soigné en France. Ce fut très compliqué ! J'ai fini par obtenir une carte de séjour d'un an et j'ai pu être soigné. Seulement, voilà : en novembre dernier, ma carte de séjour n'a pas été renouvelée et je me suis retrouvé sans domicile. Je suis actuellement hébergé temporairement par une famille, en attendant une solution...

La nuit est retombée. Je suis dans une impasse.

« **Tous ces gens ne sont pas là pour faire la guerre, ils cherchent simplement à vivre, à mener une vie digne.** »

**Lynda**

« La décision la plus difficile de toute ma vie... »

Je suis née en 1975 et j'ai connu une enfance agréable. C'est à l'adolescence que c'est devenu plus dur. Je n'ai pas pu passer le bac parce que j'ai été obligée de travailler pour aider mes parents.

J'ai choisi de me marier en 2003 et ma famille m'a alors rejetée. J'ai donné naissance à deux enfants : ce sont les plus beaux jours de ma vie ! Nous vivions dans ma belle-famille. J'ai été obligée de m'occuper de mon beau-père, atteint de la maladie d'Alzheimer. Les relations sont devenues si tendues avec les sœurs de mon mari qu'elles auraient pu se solder par de la violence. C'est ce qui nous a décidés à quitter l'Algérie en 2014. Ce fut la décision la plus difficile de toute ma vie... et les difficultés n'étaient pas terminées !

Arrivés en France, éloignés de nos familles, nous avons dû nous débrouiller seuls. Nous avons fait l'expérience d'être davantage soutenus par des étrangers que par notre propre famille. Je n'oublierai pas ce soutien. Mon mari a commencé à travailler comme mécanicien, sans assurance, au noir. Il travaillait dur pour permettre aux enfants de s'intégrer. L'acclimatation a été dure pour eux et ils voulaient rentrer en Algérie. Les enfants sont plus nostalgiques que les adultes. Malgré cela, aujourd'hui, notre fille réussit bien à l'école et parle bien plus français qu'arabe. Pour elle, il n'est pas question de retourner en Algérie.

Humains, on a besoin de convivialité  
Pour vivre la solidarité et la fraternité  
Exploiter ses capacités  
Être respecté et gagner sa liberté  
Dépasser les difficultés  
Prendre des responsabilités

Avec sérénité, c'est la priorité  
Briser les rivalités  
Vivre enfin notre humanité.  
Lynda et Aboubacar

**Djamila**

« Une porte qui s'ouvre vers le bonheur... »

Ma maman m'a souvent dit que ma naissance avait été une joie pour elle et qu'elle avait guéri mon père ! J'étais le bébé qui avait ramené la paix dans la famille...

Nous n'avions pas grand-chose mais ma scolarité s'est déroulée tranquillement. Nous vivions ensemble, avec les cousins et les cousines. Il y avait la chambre des filles et celle des garçons.

J'ai passé le bac, mais je ne l'ai pas obtenu. Ma famille a alors pris la décision que je ne le repasse pas et qu'il fallait qu'on me marie. Je n'étais pas d'accord. L'homme avec qui on

voulait me marier ne travaillait pas, il n'avait pas les moyens de se marier et de subvenir aux besoins d'une famille. Mais ce sont les pères et beaux-pères qui décident. J'ai fini par accepter, d'une part, pour ma mère qui me disait que j'allais la déshonorer si je refusais et, d'autre part, sur la base de la promesse de pouvoir faire une formation. J'ai eu mon diplôme... et découvert en même temps que j'étais enceinte.

Cette période a été très dure : je vivais chez mes beaux-parents et je donnais la moitié de ce que je gagnais à ma belle-mère. Je me sentais comme en prison : je faisais les tâches ménagères et je n'avais rien à dire. J'étais comme un objet.

Mon mari et moi, on se bagarrait tout le temps et j'ai juré de ne pas avoir d'autres enfants... En fait, trois sont nés par accident. J'avais peur d'être coincée... même si mes enfants, c'est toute ma vie !

J'ai enfin obtenu le concours à l'Académie. J'ai pu avoir un vrai salaire, j'ai pu commencer à faire des rêves. Notamment celui de quitter cette belle-famille, ce mode de vie. Ils me faisaient comprendre que je n'étais pas à la hauteur. Je priais Dieu : « *Fais-moi sortir de cette maison et protège mes enfants.* » En fait, cela a duré. J'ai été assistante d'éducation dans un collège pendant dix-huit ans. Un nouveau directeur est arrivé, qui n'aimait pas les femmes non voilées. Comme je résistais, il m'a mis dans un bureau où il n'y avait rien. Mon mari est intervenu auprès du directeur, mais celui-ci est allé dire à la gendarmerie que mon mari l'avait menacé. Toutes les barrières se sont fermées : famille, travail... En 2015, j'ai fait une demande de visa pour la France. Je savais que ce serait dur, mais je me faisais une joie d'aller vers un horizon nouveau, vers la liberté, même si cette liberté a un prix ! Le 23 novembre dernier, j'ai obtenu une carte de séjour... Pour moi, c'est un miracle de Dieu, une porte qui s'ouvre vers le bonheur !

### Zahra

#### « Je t'aimerai jusqu'à la mort »

Je suis arrivée comme une fleur en 1968, dans une famille de onze enfants. Mon enfance a été ensoleillée, au sein d'une famille pauvre mais heureuse. J'ai grandi dans mon village natal, avec ses coutumes radieuses. J'ai eu la chance d'avoir un père merveilleux, qui nous a donné une bonne éducation. Il a su orienter ses onze enfants vers le chemin de l'école, nous invitant à ne pas rester dans l'obscurité. Lycéenne moyenne, j'ai pu, après la terminale, décrocher un travail comme opératrice dans le bureau de poste de mon village. J'étais très contente !

L'histoire s'est gâtée lorsque je me suis mariée. Jusque-là, je voyais la vie en rose et tout était ensoleillé.

Je travaillais jour et nuit mais tout me semblait parfait.

J'obéissais et respectais grands et petits.

Mais je me suis retrouvée enfermée,  
Esclave coupée du monde et de ma famille.  
J'étais civilisée, me voici voilée,  
J'étais instruite, me voilà illettrée.  
Soupirant dans cette vie d'enfer, j'ai osé demander ma liberté  
Voulu reprendre mon travail, juste à côté de chez moi.  
Une table ronde s'est tenue, qui n'a rien donné  
Sauf à faire de moi une victime de mon désir de liberté.

Mon mari resta muet car la parole revient à son frère aîné.

J'ai alors compris que j'étais prisonnière à jamais.

La haine et la méchanceté me cernaient de tous côtés.

Interdit de toucher au téléphone

Ou de franchir le seuil de la porte pour sortir  
Enfermée entre quatre murs, je pleurais sur mon sort, jour et nuit.

Pour mettre fin à ce cauchemar, mon mari a décidé de nous éloigner  
De nous exiler au-delà des mers pour aller vivre en France,  
Symbole de *Liberté*, d'*Égalité*, de *Fraternité*.

J'ai quitté mon pays, j'ai quitté mon village,  
Sans même dire adieu à tous ceux que j'ai aimés, ma mère, mes sœurs et mes frères.  
S'exiler sans papiers est un long chemin à traverser

Mais, quels que soient les obstacles, on a réussi à vivre dans la paix et la liberté.

Algérie, mon beau pays, je t'aimerai jusqu'à la mort

Loin de toi, je vieillis mais rien n'empêche ce sentiment : je t'adore !

# L'exil et l'accueil

Après avoir laissé son pays derrière soi, abandonné la force et la sève de ses racines, tourné le dos pour le grand départ, un nouveau départ, l'exil est une arrivée. Un atterrissage qui se fait rarement en douceur mais qui peut offrir, au milieu des craintes, incertitudes et souffrances quotidiennes, les joies et la richesse d'un autre pays. Et permettre une (re)découverte de soi. Regards de ces exilés sur notre pays d'accueil à tous.

## Rachida

La première chose qui m'a frappée en arrivant en France, c'est la très grande beauté de la nature, les vastes espaces verts. La deuxième chose qui m'a marquée, c'est ma rencontre avec des personnes de différentes nationalités et origines : grâce à cela, j'ai découvert d'autres cultures, d'autres mentalités, d'autres traditions. C'est d'une grande richesse et j'en suis très contente. Au Secours Catholique, j'ai trouvé la solidarité et la fraternité.

## Lynda

Pour moi, quitter mon pays fut comme marcher sur un chemin noir, sans savoir ce qui m'attend au bout de ce chemin. Je me disais juste, y compris dans les moments les plus difficiles, qu'au bout du chemin, je trouverais l'espoir qui m'est refusé dans mon pays. J'avais l'espoir que les choses allaient changer. Avant d'arriver en France, je voyais ce pays comme un Eldorado... mais, en vrai, l'Eldorado a une drôle de couleur : plutôt sombre ! Je n'aurais jamais imaginé que les pays développés connaissent aussi la crise économique, que je pourrais y trouver tant de pauvreté, des habitations dégradées, des quartiers sales

**“ Pour moi, quitter mon pays fut comme marcher sur un chemin noir, sans savoir ce qui m'attend au bout de ce chemin. ”**

jusqu'aux souris dans ma chambre qui ont achevé de me faire changer de point de vue. Des fois, du coup, je me sens un peu gênée : il y a déjà assez de pauvreté comme ça et, moi, je viens en rajouter avec ma situation. À Roubaix, les migrants sont nombreux. On ne sent pas de racisme, on se sent en sécurité.

## Richard

J'ai été frappé, en arrivant à l'aéroport, par le spectacle offert par le service d'accueil, dans une agglomération telle que je n'en avais jamais vue. Paris est une ville cosmopolite, c'est la première chose qui m'a vraiment frappé, avec l'impression que les choses y sont bien rangées. Je suis arrivé dans un pays que j'ai ressenti

comme accueillant. Je me dis alors qu'à mon tour, au sein du Secours Catholique, mon devoir est de servir, comme moi aussi j'ai été servi.

Paris... Une ville riante, piquée d'innombrables

maisons, serrées de gazon vert, de bouquets d'arbres en fleurs. Cette ville est la localité la plus pittoresque d'Europe. Dans ce cadre évolue une population autochtone qui ne me rappelle en rien celle d'Espagne ou de Belgique. Les hommes y sont vêtus à l'européenne et les femmes... à la martiniquaise. Habillées de fête, quoi !

## Allal

Lorsque je suis parvenu à accepter l'idée de venir ici, je me suis rendu compte que ce n'était pas par conviction ou de gaieté de cœur, mais pour des raisons de santé, pour satisfaire au désir de ma famille et arrêter de subir l'hypocrisie et les mensonges préférés par tous ceux, médecins et autres, qui ont malmené mon corps.

Ces mêmes personnes, mais aussi l'assistante sociale, m'avaient promis le soulagement de mes maux, dès lors que j'aurais accédé aux soins de l'autre côté de la mer. J'avais peur d'oublier ma famille, de ne pas pouvoir revenir en Algérie. En même temps, le professeur de médecine qui me suivait, à qui j'avais demandé : « *Combien de temps vont durer les soins avant que je puisse revenir ici ?* », m'avait répondu que cela ne durerait qu'un petit mois. J'ai gardé cette phrase en mémoire et je suis donc parti, avec cet espoir, vers ce que je croyais être le paradis. Je me suis même permis de rêver d'un espoir de guérison rapide.

Mais cela n'a pas résisté plus de quarante-huit heures à l'épreuve des faits. Dès la première visite à l'hôpital, le masque est tombé : la paperasse, les démarches pour l'accès aux soins, le temps des soins qui s'allonge sans fin... Cela dure encore aujourd'hui.

## Charlène

Le premier jour de mon arrivée en France, j'ai été abandonnée par mon passeur à l'aéroport d'Orly Sud. Je ne connaissais personne. Je me sentais perdue.

Cette période a été très difficile pour moi. Il m'a fallu chercher une association qui pourrait m'aider à trouver un hébergement et commencer les démarches en vue d'une procédure de demande d'asile.

Une association m'a donné l'adresse des sœurs missionnaires de la charité, qui m'ont bien accueillie. J'ai passé deux mois chez elles. Pour la première fois, je suis allée à

FTDA Jaurès (association « France, terre d'asile »). J'y suis arrivée à 5 heures du matin pour faire la queue jusqu'à l'ouverture, à 9 heures. J'étais gelée !

Tout cela pour m'entendre dire qu'ils ne prenaient pas de nouvelles demandes et qu'ils m'envoyaient vers d'autres lieux d'accueil. Cela a été un choc pour moi.

C'était mon premier hiver en France.

## Cheikh

Ma vie en France m'a beaucoup aidé à comprendre les difficultés que rencontrent ces immigrés qui ont risqué leur vie en traversant le Sahara, le Nil et les océans pour venir ici, dans les pays riches.

Parce que l'espoir est un mensonge.

Je me rappelle, quand j'étais encore au pays, nos voisins qui vivaient en Europe venaient en vacances chez nous. On les voyait dépenser en une fois des sommes d'argent égales à ce que gagnaient, en un mois, ceux qui travaillaient au pays.

C'est du coup évident que des gens des pays pauvres risquent leur vie pour venir ici, en France, pour une meilleure paye : pas pour faire la fête tous les soirs, mais pour aider leur famille à vivre mieux.

Malheureusement pour eux, ils se rendent compte, quand ils réussissent à venir ici, que tout cela n'était que mensonges : il faut déjà

Je me demande parfois pourquoi  
les gens se font la guerre  
Avec tout ce qu'elle provoque  
comme misères  
Il serait temps de mettre fin  
à cette amère galère  
Après tout, nous sommes tous frères  
et sœurs sur cette terre.

Malgré toutes les difficultés  
Pour vivre et avoir des papiers  
Je sens que mon cœur vibre  
Ici, je me sens libre !

Nadia

des papiers pour pouvoir trouver un travail, même si on est un excellent professionnel dans son domaine. On reçoit aussi un choc par rapport à ce qu'on pensait être un pays riche : comment se fait-il qu'il y a même des Français qui n'ont pas de logement et dorment dehors ?

### Malika

Ce qui m'a positivement impressionnée lorsque je suis arrivée en France, c'est d'abord le sérieux des soins. Contrairement à ce qui s'était passé pour moi en Algérie, les médecins ont pris du temps pour établir leur diagnostic plutôt que de se précipiter pour prononcer un mot qui peut anéantir une personne : « cancer ».

La deuxième chose, c'est la facilité d'accès aux études : mes enfants ont été très rapidement scolarisés, alors même que nous étions encore en situation irrégulière.

La troisième chose qui m'a impressionnée, c'est l'aide apportée par les associations alors que la politique en place vise plutôt à décourager les personnes. La liberté de faire autre chose que ce que dicte la politique de l'État en matière d'aide aux sans-papiers. C'est là que j'ai senti que j'étais sur une terre de liberté, où chacun est libre d'agir selon sa conscience.

Ce qui m'a en revanche laissé une impression négative, c'est l'accueil froid, sévère, voire à la limite de la méchanceté que m'ont réservé les agents d'accueil de la Préfecture. Cela doit être fait exprès. Avant même que je sois arrivée au guichet, l'agent me dévisage et je l'entends me dire « non » au fond de lui-même ! Cela dit, je suis aussi tombée sur une personne vraiment à l'écoute : mon ange gardien de la Préfecture.

J'ai toujours pensé que je réussirai grâce au savoir et, de ce point de vue, j'ai cru en

moi. Lorsque les choses se compliquaient de plus en plus pour moi, je lisais beaucoup et partout : dans le métro, dans la queue des Restos du cœur ; et, plus je lisais, plus l'espoir s'accrochait. J'avais pris conscience que le temps s'écoulait lentement, qu'il me faudrait m'armer de beaucoup de patience. J'étais habituée : je savais que, pour finir un roman, il fallait accepter de prendre le temps de le lire !

### Aboubacar

Il y a longtemps que j'ai compris qu'il faut s'adapter pour survivre. Quand j'ai quitté mon pays, j'ai vu le monde à l'envers mais je me suis battu pour m'adapter à ce que

je découvrais. Je crois aussi que la confiance en soi est très importante : elle permet de s'adapter, de ne jamais se décourager. Cela me semble essentiel.

Ici, en France, il faut s'accrocher (et pas seulement en France) pour découvrir les règles de vie, pour surmonter les obstacles qui permettent de bien vivre ensemble.

Mon expérience me donne à penser que les gens ne voient pas la vérité de la personne que je suis, de mon âme profonde. C'est leur âme qui maintient en vie les hommes et les femmes.

Pourquoi ne comprennent-ils pas que nous sommes tous issus d'une même âme ? Pourquoi cherchent-ils à imposer leurs règles de vie ? Pourquoi refusons-nous de vivre tous ensemble, pourquoi tant de différences et de méfiance entre les êtres ?

Si nous avions des réponses à toutes ces questions, la vie ressemblerait davantage à ce que je souhaiterais qu'elle soit.

Quand je suis arrivé en France, j'ai lu la devise française : « Liberté, Égalité, Fraternité » ; et je pense que c'est ça, la vie ; mais est-ce réel, ou une simple expression ?

**« Partir ne fut ni un rêve, ni un choix, mais une obligation... vitale, que je sois d'accord ou non. »**

Pour moi, à ce que je sache, où qu'on aille sur la Terre, les choses sont les mêmes partout et l'être humain doit s'accepter : accepter ce qu'il est, ce qu'est l'autre, si semblable et toujours différent. C'est ce que j'apprends et qui m'invite à vivre au cours de mon petit temps de vie sur la Terre : l'« acceptation ». Je me fais l'impression d'un homme qui marche vers la lumière, tout en reprenant les vers de Paul Éluard : « *Sur mon cahier d'écolier, j'écris ton nom : Liberté* », sans jamais renoncer à l'espoir.

Il faut réussir à dépasser les obstacles. Ce n'est pas simple, il faut du temps et de la patience. Face à un gros rocher qui bouche totalement le chemin, soit tu t'arrêtes, soit tu le casses pour passer, soit tu apprends à l'escalader.

Et si le retour est impossible et le rocher indestructible, tu n'as pas le choix : tu apprends. C'est pareil à l'école : j'ai progressivement appris l'importance, pour continuer les études, de ne pas me réjouir de l'absence d'un professeur.

Il est important de ne pas prendre les décisions trop rapidement. Certaines peuvent complètement changer le cours de ta vie. Partir de son pays fait partie de ces décisions qui changent le cours d'une vie.

Peut-on pour autant parler de choix ?

Pour moi, j'ai été « poussé à la porte ». Partir ne fut ni un rêve, ni un choix, mais une obligation... vitale, que je sois d'accord ou non. Il n'y a qu'un cap à tenir malgré la tempête : celui qui mène vers la vie.

### Autour de l'intégration...

Il y a quelque chose de curieux : les étrangers en attente de papiers qui arrivent en France n'ont légalement pas le droit de travailler, alors que cela leur permettrait de répondre eux-mêmes à leurs besoins... Et, du coup, on les accuse de profiter de la générosité de l'État parce qu'ils ne travaillent pas.

Ce n'est pas notre demande, en tout cas pour une grande majorité d'entre nous !

« *J'ai l'habitude de me prendre en charge, de travailler. Ici, je suis hébergé dans un foyer, on me donne à manger, mais je n'ai pas le droit de travailler. Ça me rend malade ! Donnez-moi la possibilité de me prendre en charge moi-même, de subvenir à mes besoins !* »

Certains disent qu'on ne fait pas d'efforts pour s'intégrer... dans la grande majorité des cas, c'est archi faux...

Du matin au soir, c'est notre combat... Apprendre une langue, comprendre une

culture, accepter tous les travaux, même les plus pénibles et mal payés, complètement en décalage (par rapport à nos formations), faire du bénévolat... On ne refuse jamais... mais encore faut-il qu'on nous en donne la possibilité.

Même dans certaines associations, on n'est pas admis pour du bénévolat, parfois pour de très mauvaises raisons : « *Je vais vous parler franchement, c'est votre voile qui bloque.* »

Pourquoi cette réaction ? Qu'est-ce que ce que je choisis de porter librement, ce que je mange ou que je bois, ou non, peut-il leur faire ? Je n'oblige personne à faire la même chose.

Ce n'est pas comme dans certains pays où la liberté, surtout celle des femmes, est bridée, cassée, niée. Ici, je me sens libre, alors pourquoi ? Est-ce une tentative de gommer les différences ? Tout le monde dans le même moule, avec les mêmes habitudes ? Est-ce que c'est parce qu'on cherche à supprimer l'étrange chez l'étranger ? C'est triste, l'uniformité.

# Insécurité(s) / insécurisés

Ils sont souvent présentés comme à l'origine de toutes les insécurités. Les migrants sont pourtant, pour la plupart, poussés par le vent de l'insécurité, fuyant leur pays, au péril de leur vie, pour aspirer à (re)trouver un peu de sécurité.

**L**orsqu'on parle des migrants, on a tendance à dire que ce sont eux qui engendrent de l'insécurité dans les quartiers de certaines de nos villes. Les médias relatent des faits qui, souvent, mettent en cause des migrants. Mais est-ce vraiment la vérité ?

Est-ce avant tout les habitants du pays d'accueil qui se sentent menacés, en insécurité, ou est-ce le migrant qui a justement quitté son pays à cause de cette insécurité absolue et se retrouve dans une insécurité du fait du non-accueil ?

La question de l'insécurité, mise en avant par les Français, vient d'une mauvaise connaissance des personnes contraintes à migrer, de la peur de l'inconnu, de ce qui est différent, de ce qui risque de modifier leur environnement.

Cette peur freine l'accueil et vient accentuer l'insécurité de celui qui arrive. C'est une sorte de spirale négative qui s'installe.

L'insécurité concerne tout le monde, Français, migrants : les gens ne se sentent pas en sécurité. Par exemple, le terrorisme : est-il plutôt le fait de jeunes Français musulmans radicalisés (ce qui est une insulte à l'islam et à la grande majorité des musulmans qui veulent vivre en paix) ou le fait de personnes migrantes, venues de l'extérieur ?

**« L'insécurité concerne tout le monde, Français, migrants : les gens ne se sentent pas en sécurité. »**

Nous vivons comme tous les Français, alors, si une bombe explose quelque part du fait de ces criminels, elle peut nous atteindre tous, nous ou nos enfants. C'est ensemble que nous devons combattre, ne jamais céder à ceux qui tentent d'instaurer la méfiance et la terreur.

## Le meilleur de ses enfants et le mauvais

Il faut le rappeler : la majorité des migrants qui débarquent en France ne sont jamais impliqués dans des histoires d'insécurité, parce qu'ils arrivent en quête d'une vie meilleure.

Quant à ceux qui vivent en France depuis plusieurs générations, ils sont victimes de la délinquance au même titre que le reste de

la population française dont ils font partie. Et, pourtant, ils se sentent encore considérés comme des étrangers, alors que ce sont des enfants qui sont nés en France, qui ont le français pour langue maternelle, qu'ils ont fréquenté l'École française et ont adopté les valeurs de la République. Tout cela leur fait vivre un sentiment de rejet, une expérience de racisme. Quand on parle d'un savant, d'un sportif de haut niveau qui ramasse une médaille ou participe à la Coupe du monde, d'une personne

qui a réussi, on parle d'un Français. Point. Curieusement, quand il s'agit d'un délinquant, d'un terroriste, c'est un « Français d'origine »... C'est comme si une maman reconnaissait le « meilleur » de ses enfants et reniait en eux le « mauvais ».

L'insécurité, ce n'est pas tant celle des nantis qui ont la trouille d'être dépossédés, que celle de ceux qui n'ont rien : pas de papiers, pas de statut, vivre avec le risque d'être expulsé, la peur de la reconduite à la frontière, le fait de ne pas avoir de ressources régulières, pas de toit, pas de travail, envisager l'avenir comme une source d'angoisse. Nous pensons que les migrants, qui viennent en France et qui n'ont pas de papiers, vivent dans la rue, subissent toutes sortes de dangers et d'exploitations, sont les premiers à vivre dans une grande insécurité et que ce n'est pas un vague sentiment !

### Amalgames

On dit parfois que la pauvreté engendre la délinquance. Encore faudrait-il savoir de

quelle délinquance on parle : le travail au noir, quand on n'a pas d'autre possibilité pour survivre, est certes illégal mais n'est-il pas légitime, utile et courageux ?

D'ailleurs, si certains travaillent au noir, c'est que d'autres qui ne vivent pas forcément dans la précarité les embauchent dans ces conditions parce que cela les arrange. Bien sûr, certains migrants ont recours au vol, à la délinquance, se rendent coupables d'agressions et c'est une mau-

**« Les histoires personnelles (familles aimantes ou non, fréquentations, échecs, misère subie dès l'enfance...) et leur contexte de vie sont bien plus importants que l'origine des personnes. »**

vaise chose, une menace pour tous les autres. Mais on s'empresse de généraliser. Certains médias contribuent à l'amalgame entre immigration et insécurité. Y aurait-il moins de délinquance s'il n'y

avait pas d'étrangers, ni de migrants ? Nous ne le croyons pas.

La généralisation est une très mauvaise chose : ce n'est pas parce que quelques excités tirent sur la foule au nom d'Allah que l'islam n'est pas une religion de paix : la grande majorité des musulmans recherche la paix et aiment leurs frères.

## Les migrants, nos frères

La Méditerranée devient un cimetière  
 Où coulent des migrants dans leurs embarcations précaires.  
 Ils quittent leur pays car, chez eux, c'est l'enfer.  
 Ils fuient la famine, la misère et la guerre.  
 Ils traversent les frontières, les terres et les mers  
 Pour des pays comme la France ou l'Angleterre  
 Qui ne les accueillent pas toujours à bras ouverts.  
 C'est un périple très difficile, ils galèrent.  
 Parfois, ils trouvent des barrières, plutôt que des frères.  
 Des associations les sortent de leur misère.  
 Elles les accompagnent et leur donnent des repères.  
 Un soutien psychologique peut être nécessaire.  
 Un emploi, un logement, du respect, des prières  
 Apportent une amélioration à leur univers.

Ronan, du groupe « Ponta de Brest »

Les histoires personnelles (familles aimantes ou non, fréquentations, échecs, misère subie dès l'enfance...) et leur contexte de vie sont bien plus importants que l'origine des personnes.

Et puis, il faut arrêter de dire que les pauvres sont davantage soumis au risque de la délinquance. Les actualités nous disent régulièrement qu'il n'y a pas besoin d'être pauvre pour voler les autres. Certains riches font ça très bien... Et de façon beaucoup plus importante ! Beaucoup de personnes parlent des migrants sans les connaître. Ils en font les boucs émissaires de tous les problèmes rencontrés, du chômage à la délinquance. Chez certains, c'est peut-être de l'ignorance ; et le fait de rencontrer en vrai des personnes migrantes et de les connaître fait tomber les préjugés. Mais, chez d'autres, c'est un mensonge délibéré et assumé. C'est encore plus grave.

La délinquance n'est pas plus le fait des générations qui arrivent en France que de celui des générations suivantes. La délinquance nous inquiète, nous migrants, pour nos propres enfants, au même titre que le reste des Français.

### Simplement vivre dignement

Nous croyons que ce n'est pas l'émigré, qui vient chercher la sécurité ou une vie meilleure, qui peut être un danger pour la société qui l'accueille. Lui-même a vécu cette situation de devoir fuir le danger, quel qu'il soit, et n'aspire qu'à vivre tranquillement, dans la confiance, la paix et le respect de tous. Il se soumet aux lois fondamentales

du pays dans lequel il arrive. Les migrants ne cherchent pas à « importuner » ou à « profiter de quelque système généreux ». Ils cherchent simplement à vivre dignement, comme des hommes et des femmes libres, et veulent contribuer au développement du pays qui les accueille, si celui-ci leur en donne la possibilité.

Ceux qui créent de l'insécurité sont plutôt ceux qui, partout dans le monde, sont prêts à écraser les autres pour faire leur *business* et vendre leurs armes. « Migrant » ne veut pas dire « terroriste » ni « délinquant ». Migrer, c'est une question de vie ou de mort, de survie. Ceux qui migrent choisissent d'aller vers la vie, de fuir la terreur et les menaces, non d'en créer à leur tour. À moins d'être xénophobe, on ne peut associer migrants et causes de l'insécurité. Il est plus qu'injuste de coller cette étiquette sur le dos du migrant. Il faut aussi avoir conscience que tout retour en arrière est pratiquement impossible, même lorsqu'on ne vient pas d'un pays en guerre. Ce serait le signe d'un échec. Il faudrait repartir à zéro et ça, c'est très compliqué. Étrangers ici, nous le serions aussi de retour dans notre pays. Alors on reste ici, même en sachant ce que cela signifie en termes de précarité et d'insécurité, sans jamais renoncer à l'espoir qu'un jour, l'issue soit positive.

L'insécurité est d'abord une cause de la migration, elle devient une conséquence des politiques migratoires restrictives qui condamnent des gens à survivre dans la clandestinité, mais elle n'est pas un résultat de l'immigration. ■

# Tous égaux dans la pauvreté... ou pas

– Ici, en France, il y a beaucoup d'associations, comme le Secours Catholique et les Restaurants du cœur, qui aident les gens qui sont pauvres. Heureusement que des associations nous ouvrent leur porte et nous soulagent d'une partie de nos soucis. Pour nous, ces associations représentent la vie, la convivialité et l'humanisme. Un être humain doit toujours aider son prochain en difficulté. *« Je croyais que cette idée n'existait pas en réalité mais, depuis que j'ai mis les pieds en France, j'ai ressenti la présence de cet humanisme. »*

– Parfois aussi, il y a concurrence entre les gens, des comportements individualistes, des regards jugeant. Certaines personnes ne donnent pas aux autres les adresses des associations. D'autres prennent deux ou trois fois plus de nourriture, sans penser aux autres.

## Intrus

– Le problème ne vient pas non plus forcément des autres personnes qui ont besoin d'aide : on se sent parfois comme des intrus dans certaines associations. À leur façon de nous accueillir, on sent qu'on les gêne, on se sent jugés et condamnés comme des criminels, sans procès.

– Cela dit, cela dépend des associations ou de qui accueille dans chacune d'elles : certaines font un travail énorme pour aider les gens à comprendre le règlement intérieur du pays, à voir comment vivent les autochtones de ce pays.

– Cependant, on constate aussi que, parfois, il y a une distinction entre les pauvres d'ici et ceux qui viennent d'ailleurs. On n'est pas toujours traités de la même façon, même dans les associations.

## Tous êtres humains

Pour nous, il ne doit pas y avoir de concurrence entre les pauvres d'ici et d'ailleurs. La France est un pays où on peut vivre et s'exprimer librement. Merci.

Catholiques, musulmans ou bouddhistes, ce n'est pas la question. Ils sont tous des êtres humains. Ce qui doit être prioritaire, c'est la réalité des situations dans lesquelles se trouvent les personnes, la religion ou la nationalité ne devraient rien

changer : celui qui n'a pas de toit est prioritaire par rapport à celui qui en a un.

Suivant les pays d'origine des différents acteurs, on peut tout de même parler de concurrence ou de solidarité : les personnes venant d'un même pays ou continent (se) manifestent naturellement, entre elles, de la solidarité. Pour le reste, cela dépend des affinités et des relations qu'on entretient avec les autres. En chaque être humain existent des sentiments et chacun les développe selon sa nature, son environnement, ses modes de pensée et ses appréhensions.

### Un pauvre est un homme comme moi

Il est important de s'unir les uns avec les autres : un pauvre est un pauvre, c'est un homme comme moi avant toute chose, qu'il soit d'ici ou qu'il vienne d'ailleurs. Il faut vivre la solidarité avec tout le monde, vivre le partage en toute amitié, sans racisme, sans faire de différences entre les nationalités. Il existe une solidarité entre personnes venant d'un même pays, mais la solidarité peut être plus large : les ONG aident les personnes qui viennent de tous les pays, sans faire de différences. Ma grand-mère disait : quand il n'y a plus d'avoine dans l'écurie, les chevaux se battent. Peut-être est-ce la même chose pour les êtres humains... Sauf qu'on peut attendre d'eux qu'ils s'unissent pour obtenir davantage d'avoine de la part de ceux qui la détiennent, plutôt que de se battre entre eux.

### Pauvres de toutes les cultures, unissez-vous !

Migrants ou autochtones, il est important de créer des liens entre nous, du respect, de la connaissance mutuelle, de l'entraide. Si on entre en concurrence les uns avec les autres, on ne peut pas vivre ensemble. Certes, il y a des moments où on a besoin de se retrouver « entre nous ». Cela fait du bien. Mais, en même temps, on est tous des êtres humains, différents par la culture, le pays d'origine ou la couleur de la peau, mais appelés à vivre ensemble. Le combat, c'est celui du devenir de l'Humanité, on a besoin de tout le monde. Il faut s'unir plutôt que s'opposer.

# Nous sommes tous des réfugiés

Dans le monde des migrants, le statut de réfugié occupe une place de choix. Celui qui obtient l'asile politique se voit accorder le droit de travailler et la protection du pays qui l'accueille. Au nom du danger politique encouru dans son propre pays. Mais doit-on vraiment hiérarchiser les « dangers » ? Face aux victimes de migration – en raison du climat, de la famine, de la maladie ou de la misère – ne faut-il pas repenser un accueil inconditionnel pour tous ? Quelques réflexions.

**D**'où vient l'idée qu'il puisse y avoir une hiérarchie entre le risque de mourir de faim, de maladie ou d'une balle dans la tête ? Dans tous les cas, il est question de vie ou de mort ! Ajouter des adjectifs au mot « migrant », c'est complètement déplacé ! Le point commun, c'est le danger ; et ce danger peut prendre des formes diverses. Ce n'est pas parce que mon pays n'est pas en guerre que je suis un « migrant économique ». Et puis même, au risque de se répéter : le danger de mourir de faim ou de maladie est-il moins grave que de risquer de se prendre une balle dans la tête ?

Accueillir, ne pas accueillir, accueillir plus ou moins, en fonction de quels critères ? C'est devenu un enjeu majeur car l'immigration est un fait inéluctable. Il faut être lucide : si le mouvement de migration s'amplifie, c'est parce que le monde a changé ; autrefois, nos ancêtres ignoraient la différence entre la vie au pays et la vie dans les pays occidentaux. Aujourd'hui, les jeunes regardent la télé, ils voient la vie en Occident et ils mesurent la différence avec la leur. La vie chez nous a des avantages : moins de stress, plus de solidarité entre nous, mais elle est difficile du point de vue économique et très peu porteuse d'avenir. Tout cela pousse les plus jeunes à partir. Certains peuvent être en danger au départ,

mais pas tous. En revanche, ils se mettent en danger pour réussir à faire le passage vers cette vie meilleure qu'ils espèrent.

## Le choix de la vie

Les pays peuvent se déchirer sur la question des migrations et de l'accueil... Mais c'est un mouvement qui ne s'arrêtera pas, quelles que soient les tentatives pour élever des murs et des frontières. Nul ne peut savoir *a priori* si vous êtes parti de votre pays pour des raisons politiques ou économiques, ou parce que vous êtes soumis à un autre type de danger.

- Le *migrant politique* est celui qui a quitté son pays parce qu'il s'est opposé à l'avis de son gouvernement, qu'il a dénoncé des pratiques malsaines ou qu'il vit dans un pays en guerre. Il est en danger à cause de ses idées, de ses prises de position ou en raison des violentes menaces de mort dont il fait l'objet. Ce sont ces raisons qui peuvent lui ouvrir l'accès à une demande d'asile et lui permettre de prétendre à un titre de réfugié.
- Le *migrant économique*, celui que les États définissent comme tel, a quitté son pays à cause de la faim, de la pauvreté dans tous les domaines de la vie : impossibilité d'avoir accès à l'éducation, aux soins qui n'existent que pour un petit nombre de privilégiés. Il ne peut prétendre au statut de réfugié. Il y a pourtant avec le migrant politique un

point commun : la notion de danger. Les uns et les autres cherchent à protéger leur vie et celle de leur famille. « *Ce n'est pas un choix : je ne me suis jamais réveillé le matin en me disant que j'allais quitter mon pays. Je ne l'ai jamais imaginé avant d'avoir des problèmes.* »

Migrants politiques ou économiques ont le même objectif : partir, quitter une situation très difficile et pouvoir recommencer à vivre ailleurs. Un problème, c'est un problème. On ne devrait pas faire de distinctions. Celui qui quitte son pays pour l'Occident parce qu'il est persécuté, et celui qui a fui pour survivre ou parce qu'il a faim doivent pouvoir trouver un refuge. On dit souvent que celui qui a faim n'est pas un homme libre.

### Impossible classification

Concrètement, ce sont souvent des réalités très complexes qui génèrent des situations de danger dans un pays. Cela peut être un mélange de raisons politiques, culturelles, familiales et ethniques, qui provoque une menace pour la vie de la personne ou une impossibilité pour elle de survivre économiquement. Pour des raisons interethniques (le métissage, par exemple), les personnes sont mal considérées, exclues, maltraitées... Elles ne peuvent avoir accès à un héritage, participer à la vie économique, faire vivre leur famille... Peut-on alors parler de raisons politiques ?

Nous-mêmes, on ne sait pas si nous sommes migrants économiques ou politiques : ce que nous savons, c'est que nous avons quitté notre pays à cause d'un problème, d'un danger pour notre vie et que c'est souvent très complexe et donc difficile à expliquer et surtout à faire comprendre. Sans compter que le seul fait de chercher à mener une vie meilleure que celle de son pays d'origine semble parfaitement légitime. La définition du mot « migration » nous amène à la notion de

déplacement de populations, passant d'un pays à un autre pour s'y établir. Les raisons ne sont pas précisées. Vu sous cet angle, la classification apparaît déplacée, sauf dans le but de mieux traiter les demandes.

### Mieux sélectionner...

Et encore, ces critères sont-ils justes ? Est-il vraiment possible de catégoriser l'accueil ? Privilégie-t-on plutôt la fragilité des personnes (âge, maladie, grossesse...) ou celles qui ont moins de chance de s'en sortir seules. Privilégie-t-on les personnes ayant une capacité d'insertion professionnelle dans le pays d'accueil ? Faciliter la prise en compte des diplômés aiderait les migrants à être reconnus dans le pays d'accueil et ils pourraient ainsi exercer leur métier. Beaucoup réclament la possibilité de travailler et d'apporter leur savoir-faire au pays d'accueil. La France est bien contente de trouver des personnes pour faire des tâches ingrates. Mais elle a aussi besoin de « cerveaux » pour continuer à innover.

Nous pensons que ce qui devrait être premier, dans tous les cas et avant tout le reste, en préalable, c'est le sens de l'humanité, la solidarité en faveur de ceux qu'on appelle « migrants », quelles

que soient les raisons de leur départ. Tous ont ce désir de trouver enfin la paix et de pouvoir participer au développement du pays qui les accueille ! « *On a souvent le sentiment, en France, qu'on nous tend la main, mais sans aller jusqu'au bout...* »

### ... ou mieux accueillir ?

Première chose, c'est la question de la qualité de l'accueil : la possibilité d'être hébergé dans de bonnes conditions, de pouvoir vivre et se soigner, de pouvoir connaître et faire valoir ses droits. Les personnes ont besoin d'être vraiment écoutées, en profondeur, pour savoir pourquoi elles sont là. Les

**“ Migrants politiques ou économiques ont le même objectif : partir, quitter une situation très difficile et pouvoir recommencer à vivre ailleurs. ”**

entretiens se font trop souvent de façon superficielle... et ce n'est pas facile d'expliquer, de faire comprendre ce qu'on a vécu. Deuxième chose, il faut davantage prendre en compte les facteurs humains : la détresse, la fragilité des personnes (âge, maladie, grossesse...).

La troisième chose, c'est le défi de l'intégration. On t'accueille, puis on t'oublie !

Dans notre petit milieu, on dit « qu'il n'y a pas de loi » ou, en tout cas, qu'elles ne s'appliquent pas de la même façon à tout le monde. *« Les contrôles d'identité sont une pression permanente. J'en ai subi plus de mille depuis que je suis en France. "Vous allez où ?" Quelle loi permet ce harcèlement ? Je me croyais en terre de liberté, celle de s'exprimer, de circuler. Mais non : contrôle des papiers, vérification de ce qu'on a dans le sac. Je n'ai peur de personne, mes papiers sont en règle, mais je n'ose rien dire, même si le ton est très désagréable, sinon, c'est l'accusation de refus d'obtempérer, de rébellion : et, ouste, au poste ! C'est de la démocratie Nescafé ! »*

**« Migrants pour des raisons politiques, économiques, climatiques... La migration ne peut se réduire à ces trois aspects. »**

## Où commence la politique ?

Chaque personne a le droit d'immigrer, quelles que soient les raisons qui la poussent à le faire. C'est dit dans la Déclaration universelle des droits de l'homme. À notre avis, les raisons politiques sont les plus insupportables, mais pas forcément comme on l'entend couramment. Une politique qui humilie, qui dévalorise, qui laisse toute une partie de la population à

la marge, qui ne permet pas l'accès de tous à l'éducation, pousse à partir chercher ailleurs la liberté, le respect de sa dignité, la reconnaissance de sa valeur. Si l'individu reste, il est condamné

à subir des lois qui n'ont pas de sens, qui l'empêchent de s'exprimer, d'oser dire « non ». Or la liberté d'expression est fondamentale. Il faut voir le mot « politique » au sens large : salaires minables, nonaccès aux soins, à l'éducation, des gouvernants qui s'en mettent plein les poches et rendent la vie des autres insupportable.

La moindre des choses est de pouvoir se loger, se nourrir, se soigner correctement,

## Vu d'« autochtones »

Pourquoi ce besoin de définir de façon précise le type de migration ? Et qui sommes-nous pour pouvoir juger de sa pertinence ou de la valider de telle ou telle raison ?

Ne s'agit-il pas d'abord d'hommes et de femmes qui souffrent, quelle qu'en soit la raison ?

J'avoue pourtant souvent m'interroger sur la cause qui a amené les uns et les autres à tout quitter pour bien souvent se trouver dans une telle galère en France. Les raisons, bien que diverses, m'ont chaque fois amené à comprendre qu'il est difficile de se mettre à la place de l'autre, de comprendre ses réactions... mais que prendre la décision de tout quitter (famille,

amis, pays, habitudes, confort) révèle une souffrance immense que j'ai du mal à saisir. Cette souffrance est réelle et il est important de l'entendre et de la respecter.

J'admire ces hommes et ces femmes qui osent affronter l'inconnu dans l'espoir de connaître une vie meilleure. Ils portent en eux une étincelle d'espérance et une grande dignité.

Je suis souvent ébahi par la force de vie qui émane de ces personnes qui ne se sont pas résignées, qui ont eu la force et l'énergie de partir, d'affronter une somme considérable de difficultés et de périls. Ce sont des battants. Ils nous enrichissent de leur différence. Ils sont une chance pour ceux qui savent leur ouvrir leur porte et vivre la rencontre.

comme tout le monde. Et puis, il y a l'absence de liberté d'expression qui est insupportable et inquiétante.

Migrants pour des raisons politiques, économiques, climatiques... La migration ne peut se réduire à ces trois aspects. La vie est compliquée et génère parfois des choix de vie insupportables. Des contextes culturels, religieux, sociaux, médicaux entrent en ligne de compte et ne permettent pas de vivre librement :

quelqu'un peut se sentir menacé à cause de ses idées, de son style de vie à contre-courant de la culture dominante... ou par certaines personnes dans son entourage. Migrer, c'est changer de lieu de vie, de ville ou de pays, pour un autre endroit que la personne espère plus adapté à

la vie qu'elle veut vivre, pour se libérer d'un carcan, de l'impossibilité de progresser, de faire des études, de s'épanouir dans son pays, de réaliser ses rêves ou pour survivre, tout simplement. C'est un changement radical qui ne se fait pas de gaieté de cœur. On n'a pas le choix, si on veut vivre vraiment.

### La faute à qui ?

Si nous avons besoin de partir, c'est aussi à cause des mauvaises politiques dans nos pays, dans tous les domaines, qui fi-

nissent par te pourrir la vie, t'écraser et te détruire. On ne peut aborder ces questions sans évoquer la responsabilité, directe ou indirecte, des pays occidentaux dans ces situations : installation de dirigeants dans les pays africains qui iront dans le sens des intérêts géopolitiques, stratégiques ou économiques des Occidentaux, soutien pour les mêmes raisons d'un dictateur, développement de productions qui ne permettent

pas aux populations de subvenir à leurs besoins alimentaires de base, soutien à des minorités contre d'autres, générant guerres, viols, famines... Aussi longtemps que l'Occident ne changera pas ces pratiques, qu'on ne laissera pas les Africains gérer eux-mêmes

leurs affaires, en pleine responsabilité, les problèmes continueront et des personnes seront contraintes de fuir, vers d'autres pays limitrophes ou lointains, pour ceux qui le peuvent.

Migrer, c'est choisir d'aller vers la vie. Il n'y a pas de différences à faire entre les migrants, entre les étrangers et les autochtones... Nous sommes tous des hommes et des femmes qui cherchent des conditions de vie dignes. C'est le racisme qui est l'intrus ! ■

**“ On ne peut aborder ces questions sans évoquer la responsabilité, directe ou indirecte, des pays occidentaux dans ces situations : installation de dirigeants dans les pays africains... ”**

## Il nous parle

Il nous parle, mais il a l'air très loin derrière ses yeux.  
Il dit qu'il a quitté son pays en guerre. Qu'il sait qui a tué  
son père.

Il nomme l'assassin, qui vit de l'autre côté du mur  
de la concession familiale.

Il dit qu'il est plein de haine. C'est pour ça qu'il a quitté  
son pays : pour ne pas rester dans cette haine.

Il dit aussi qu'il joue au foot, que peut-être il sera  
sélectionné dans un club d'entraînement.

Que, quand ce sera fait, tout va changer.  
« *Tout va changer* », répète-t-il.

Lui, aime la musique et veut devenir DJ.

Il a un sourire de lumière. Il parle *beats, flow, Arafat*  
et Maître Gims.

Du succès des uns, de leur célébrité sur le Net, des raisons  
qu'il trouve à cela.

Il parle de son enfance, à cheval sur deux pays.

Il est « né de père inconnu ».

Il parle et rien n'efface son sourire.

Sinon le souvenir des couteaux qu'il a dû fuir,  
qui n'aimaient pas les Noirs.

C'était dans un pays voisin.

Mais il revient à son sourire. Aux autres, il assure :

« *La musique dit des choses que vous ne comprenez pas.* »

Le troisième aime la philosophie. Il a son bac.

Il nous parle des Lumières et de leur siècle.

De leur pays, la France.

La France, qu'il veut rejoindre parce qu'il aime la liberté.

Il aime la liberté et, « *en Afrique, il n'y a pas de liberté* ».

Il parle des hommes qui, parfois, ne sont pas rationnels.

Et des gouvernements qui, en Afrique, ne sont pas bons.

Les deux autres aiment le foot.  
Et c'est la Coupe du monde, chaude ambiance.  
L'un – qui ne dit rien – est surnommé « Mbappé »,  
Il l'admire. Et Mbappé qui admire Ronaldo !  
Et lui aussi, peut-être, qui sera admiré.  
C'est son voisin qui le dit. Garçon agité.  
Compagnon de route du premier, lui aussi a fui son pays  
en guerre.

Tous, nous disent que « *ce n'est pas facile* ».  
Ils disent que les Noirs sont insultés, méprisés.  
Ils disent que les Noirs ne sont jamais ceux qui donnent.  
« *Quand est-ce que les Noirs vont-ils donner?* »,  
Demandent-ils.

Silence. Et nous qui les rencontrons  
Avons besoin, soudain, d'une gorgée d'eau.

Nous partageons un repas avec quelques jeunes garçons  
que Caritas protège et héberge.  
Ils n'ont pas dix-huit ans.  
Ils sont en route. Ils ont leurs peurs, leurs raisons,  
leurs espoirs.  
L'Europe aussi a ses peurs et ses barrières.  
Qui les abîment et les mettent en danger.  
Pourtant, ce ne sont que des enfants qui veulent vivre.

Quelle injustice, en notre nom.

*Cyrille, au retour d'une mission  
auprès de jeunes migrants, au Maroc*

# Lettres ouvertes à un Français tenté par le rejet de l'étranger

## À toi, cher frère

Je m'adresse à toi ! À toi, cher frère dans l'humanité ! Car l'humain n'a pas de nationalité, ni de religion ! Toi qui penses que le migrant n'a pas sa place en France ! Je veux savoir si, toi qui as ta place, l'as-tu héritée de tes ancêtres ? Ou l'as-tu méritée par ton travail ? N'a-t-on pas vu tes « semblables Français » peiner au quotidien pour trouver leur place dans la société ? Pourquoi juges-tu que je suis incapable de l'avoir, sous prétexte que certains de mes « semblables migrants » ont échoué ?

Ne vois-tu pas que mon courage à quitter mon pays et à oser l'aventure est déjà une preuve de ma capacité à chercher une vie meilleure ? Comme, toi, tu le fais tous les jours ! Tu dis que, moi, je ne peux pas m'intégrer ! N'es-tu pas conscient que tu as ta part de responsabilité, de par tes préjugés sur moi ?

Et puis, cher Français, le monde a toujours été et continue à être un échange permanent de cultures, par le biais de la migration. Pourquoi veux-tu que la France se prive de cette richesse ?

Malika

## L'honneur de ce pays

La France est un pays d'immigrés et le restera, fidèle à sa devise et à ses valeurs (« Liberté, Égalité, Fraternité »).

Elle aura toujours besoin de ceux qui ont contribué à la bâtir, qui ont donné leur âme pour ce pays, devenu la patrie de leurs enfants. Est-ce que quitter son pays natal pour aller vers l'inconnu n'est pas une preuve de courage ?

Cet inconnu pour l'immigré qui a choisi ce beau pays, la France, pour souffler, avec l'espoir de trouver la paix.

Crois-tu vraiment que tous les problèmes de dégradation, de terrorisme, de crise économique, d'échec scolaire... sont liés à l'immigration ?

Ce sont des problèmes qui concernent l'ensemble de la société, constituée de Français et d'immigrés qui vivent ensemble, depuis longtemps. La France est un pays laïc, riche de toutes ses diversités. Elle restera toujours un pays qui donne une seconde chance pour réussir. C'est l'honneur de

ce pays. On le constate depuis des années lorsqu'on regarde ces enfants issus de l'immigration qui ont réussi leur vie en devenant médecins, avocats, enseignants...

Faut-il attendre que quelqu'un vous donne une place pour commencer à vivre ?

Non. Il faut arriver à se la faire soi-même. Mais les accueillants n'ont-ils pas une part de responsabilité dans ce qu'il advient de la bonne conduite de l'immigré ? La qualité de l'accueil, bonne ou mauvaise, n'est pas sans conséquences... La méfiance provoque la méfiance. L'ouverture et la bonté inspirent en retour l'ouverture et la bonté...

Djamila et Aboubacar

**« Tu dis que, moi, je ne peux pas m'intégrer ! N'es-tu pas conscient que tu as ta part de responsabilité, de par tes préjugés sur moi ? »**

## Qu'aurais-tu fait à notre place ?

Je t'écris cette lettre, à toi qui penses que la France n'est faite que pour les Français et que tous les étrangers n'ont pas leur place ici.

Qui est Français ? Qui est étranger ?

Qu'est-ce qui fait qu'on a sa place ?

La nationalité d'origine ou l'attitude par rapport aux autres personnes, au pays ?

Qui peut dire que la France est composée à 100 % de Français et que son développement et sa civilisation ne sont basés que sur une culture française chimiquement pure ?

Ne sommes-nous pas tous le fruit de plein de métissages ?

La diversité est richesse, plus sûrement que l'uniformité !

Qui, autour de toi, réussit à considérer la France, ton beau pays, avec autant de reconnaissance que ceux qui s'y sont sentis accueillis, respectés et intégrés ?

En nous adressant à toi, c'est à l'être humain, pétri d'humanité, nourri au sein maternel des valeurs de liberté, d'égalité et de fraternité que nous nous adressons.

Si on creuse profondément, on trouve que la vraie cause de l'immigration, même si elle est indirecte, est à chercher du côté des guerres, économiques et pas seulement de colonisation, menées par les pays occidentaux. L'immigration n'est pas à la source de toutes sortes de problèmes. Elle en est le résultat.

C'est un fruit, non une cause.

Qu'aurais-tu fais à la place d'un autre être humain, souffrant, humilié, marginalisé, et qui cherche, en laissant derrière lui une vie entière, toute une famille, à trouver les conditions d'une vie meilleure, chaleureuse ?

Nous pensons que chaque être humain est capable de s'intégrer et de s'adapter pour aller de l'avant et changer sa situation, si on lui en donne la possibilité.

Peut-être, alors, pourrais-tu revoir ta position de rejet de cet étranger, au fond si proche de toi ?

Thiziri et Lynda

## Nous ne sommes pas des voleurs de travail

L'impact de l'immigration crée une grande polémique sur le sujet du travail : les personnes qui arrivent en France prennent-elles le travail des Français, ou des Européens en général ?

Des Magrébins ont sacrifié leur vie et leurs forces pour libérer la France, participer à sa reconstruction et y créer des richesses. Ils étaient fiers de travailler pour la France. Pourtant, les conditions de travail étaient pénibles : il n'était pour eux possible que de travailler à la mine, dans les usines, dans la rue ou dans le métro. Ils faisaient les travaux les plus éprouvants.

C'est encore le cas aujourd'hui. Regardez les travaux confiés à des immigrés : agent d'entretien ou de sécurité, employé dans la restauration ou sur les chantiers, femme de ménage, garde d'enfants et même garde-chiens.

Beaucoup de Français ne veulent pas de ces travaux... et ça se comprend : qui rêve d'un travail pénible, répétitif, sale, mal rémunéré, pour lequel on ne se sent pas considéré ? Personne... mais certains n'ont pas le choix. Si on cherche les causes du chômage en France, inutile d'en accuser les immigrés, on ferait mieux de regarder du côté de ces patrons qui délocalisent vers des pays où les gens sont encore plus mal payés.

Allal et Redouane

## L'ENTRETIEN

# « Il ne faut pas combattre la migration, mais l'organiser sur le plan juridique »

*Ancien ministre de la Culture puis de la Justice, ancien député européen et élu parisien, Jacques Toubon assume depuis 2014 et pour deux ans encore la fonction de Défenseur des droits, dans une institution indépendante dont la mission est de défendre les personnes dont les droits ne sont pas respectés et de permettre l'égalité de tous dans l'accès aux droits. Il a accepté d'échanger sur le thème de la migration et des droits des personnes migrantes avec Khalid Hosni, Cyril Bredèche, Lynda Younsi, Allal Boukabous et Clarisse Briot, contributeurs de L'Apostrophe.*

**Khalid Hosni :** Quand je suis arrivé en France, je suis venu en tant qu'« émigré », et on parlait alors de l'« immigration ». Aujourd'hui, on utilise le mot « migration ». Commençons, si vous le voulez-bien, par nous mettre d'accord sur la terminologie...

**Jacques Toubon :** « Migration » et « migrants » sont les mots les plus généralement employés par les sociologues, les anthropologues, etc. qui choisissent la catégorie la plus large possible : celle des personnes qui sont en mouvement, en train de traverser des frontières. C'est aussi l'expression employée aux Nations unies, par exemple. Pour ma part, je ne l'aime pas beaucoup parce qu'elle mélange justement trop de choses. Si l'on choisit des termes qui se réfèrent davantage à l'Histoire, on parle des « émigrants » – ceux qui partent – et des « immigrants » – ceux qui s'installent. Quand on étudie l'histoire de l'immigration comme je l'ai fait, c'est une distinction très utile.

Dans notre institution, nous préférons employer l'expression « exilés » car, pour les personnes dont on essaie de défendre les droits, ce terme est représentatif de leur histoire, de leur parcours. Quand elles arrivent sur le territoire français, elles ont des droits d'exilés : d'exilés à protéger, comme ceux qui demandent le droit d'asile, ou d'exilés pour des raisons économiques, sociales ou autres...

Mais il ne faut pas oublier que la question des droits concerne aussi les étrangers qui sont déjà présents en France ou en Europe. Et ils sont beaucoup plus nombreux. Il faut également tenir compte de l'intégration, c'est-à-dire des douze millions de personnes – considérées comme « invisibles », car françaises – qui sont des Français immigrés.

La question que vous posez est en tout cas importante, car parler de « migrants », c'est créer une catégorie particulière par rapport

au droit. On peut faire la distinction entre nationaux et étrangers, mais la catégorie de « migrant » ne devrait pas exister. Les migrants font partie des sept milliards et demi d'hommes et de femmes qui vivent à la surface de la Terre et qui ont les mêmes droits fondamentaux.

**Kh. Hosni :** Est-ce qu'il n'y a pas aussi une double connotation de ce terme, ne serait-ce que dans l'imaginaire qu'il suscite : « migrant » est opposé à « sédentaire » et l'« immigré » l'est dans un pays en particulier, alors que le « migrant » peut être plus facilement réparti, entre les pays européens notamment...

**J. Toubon :** Bien-sûr que cela alimente toutes les thèses, et notamment les discours d'un certain nombre de responsables politiques qui essaient de donner l'impression d'un envahissement. De ce point de vue, l'Allemagne est aujourd'hui caractéristique. Les personnes qui manifestent là-bas disent : « À cause des migrants que le pays accueille, les "vrais" Allemands ont moins de droits sociaux, moins de travail... » C'est bien l'idée d'une opposition entre des catégories fabriquées, et c'est pour cela que, nous, nous essayons de lutter contre cet abus de langage et pour l'utilisation de notions juridiquement exactes. Les migrants sont devenus un objet politique négatif pour une grande majorité de la population. Il faut dissoudre cet objet et choisir des catégories plus neutres du point de vue du droit.

**Kh. Hosni :** Vous avez dit préférer le terme d'« exilés ». Est-ce aussi parce qu'il y a une réalité antérieure au voyage dont il faut tenir compte ?

**J. Toubon :** L'une de nos positions est de dénoncer l'attitude – au cœur des politiques menées en France – consistant, le plus vite possible, quand une personne met le pied dans notre pays, à essayer de déterminer si elle peut prétendre au statut de réfugié ou si elle vient pour des raisons sociales ou économiques. Car, en vertu des conventions internationales et des lois nationales, nous avons le droit de refuser ces « migrants économiques ».

Nous, nous récusons cette séparation qui ne correspond pas à la réalité. Les exilés, du fait de leur histoire, des raisons pour lesquelles ils viennent dans nos pays, ne doivent pas être, au départ, répartis entre ces deux catégories : ils migrent pour des raisons multifactorielles. C'est pour cela, par exemple, que nous nous sommes élevés contre une circulaire qui permettait de trier les personnes dans les centres d'hébergement d'urgence. L'accueil doit y être inconditionnel.

**« Les migrants font partie des sept milliards et demi d'hommes et de femmes qui vivent à la surface de la Terre et qui ont les mêmes droits fondamentaux. »**

Aujourd'hui, il y a beaucoup de raisons impératives – de nécessité vitale – qui poussent les personnes à quitter leur pays pour partir ailleurs. Un exemple de grande actualité et qui invalide cette distinction : les raisons climatiques.

Les Nations unies estiment que vingt millions de personnes sont déplacées pour des raisons climatiques. Dans la Convention de Genève, il n'est pas écrit que l'on peut devenir réfugié pour ces motifs. Mais nous considérons que ces personnes subissent des menaces analogues à celles qui pèsent sur des personnes poursuivies pour leurs opinions politiques ou parce qu'elles sont homosexuelles.

Aujourd'hui, par exemple, le visa humanitaire, français mais aussi européen, n'est pas assez utilisé. On pourrait le faire pour

les personnes qui sont soumises aux inondations, aux aléas climatiques, etc. et, qui, pour le dire de façon un peu vulgaire, ont « le feu aux fesses ». Dans certains pays du Sahel, c'est une réalité physique. Des enfants et des adultes sont en train de mourir de faim, car les plantes n'ont plus d'eau et il n'y a plus eu de récolte depuis deux ans.

Il faut donc considérer les situations de manière individuelle et beaucoup plus fine. Cela est rendu par ailleurs compliqué par le fait que, parmi les demandeurs d'asile, il y en a beaucoup que notre loi prévoit de renvoyer vers d'autres pays européens en raison du règlement de Dublin III, selon lequel l'asile doit être demandé dans le premier pays d'arrivée. La loi récemment entrée en vigueur prévoit que, pour transférer ces personnes, on puisse les placer dans des centres de rétention administrative, ce que l'on ne faisait pas jusqu'à présent. Il y a donc une complexité non traitée à la fois dans nos textes et dans la réalité... Les gens qui dorment dans nos rues sont sans aucun statut, car aucune voie juridique ne leur est proposée. À ce propos, cette situation est particulièrement dangereuse pour les mineurs...

**Cyril Bredèche :** Justement, les mineurs ont des droits, qu'au sein des associations nous avons beaucoup de mal à faire appliquer. En tant que bénévole dans une association caritative, je reçois plusieurs mineurs étrangers par semaine. Nous avons un numéro de téléphone spécial à appeler, mais il est très difficile de le joindre. Alors, en attendant, dans le règlement de l'association, il nous est dit d'appeler la mairie ou bien le commissariat de police. Ce n'est peut-être pas la bonne chose à faire...

**J. Toubon :** Non, en effet, c'est complètement faux ! Justement, c'est une distinction

essentielle ! Les enfants – dès leur premier cri jusqu'à leurs dix-huit ans – sont des mineurs. Ils ne sont pas des étrangers. Une personne de douze ans qui met le pied en France, ce n'est pas le ministère de l'Intérieur qui doit la prendre en charge, ce sont les

services sociaux du département. Nous nous battons là-dessus, car les départements commencent à dire à l'État : prenez-les en charge. Soit l'État se défait pour des raisons financières, soit il serait éventuellement prêt à le faire, mais à condition de changer les mineurs

non accompagnés de catégorie, en les considérant et en les traitant comme des étrangers. Or, c'est contraire à tous les principes, et notamment à la Convention internationale des droits de l'enfant, selon laquelle un mineur doit être pris en charge par la protection sociale de l'enfance. C'est un point essentiel sur lequel nous nous bagarrons, car il y a actuellement une volonté de démontrer que certains mineurs sont des fraudeurs et qu'il faut les poursuivre comme tels.

**Clarisse Briot :** Les associations se trouvent en réalité devant une impasse, une absence de réponse des pouvoirs publics...

**J. Toubon :** Je pense bien que les associations font ce qu'elles peuvent. C'est clair. Mais je crois que vous pouvez avoir ce rôle de porte-parole, à travers une publication comme *L'Apostrophe*, et bien poser ce principe. Il y a une ligne rouge : on n'applique pas le statut des étrangers aux mineurs, qui doivent faire l'objet d'une prise en charge sociale, éducative, etc.

**Kh. Hosni :** C'est seulement une question d'abus ou bien y a-t-il une incompatibilité entre les textes ou les circulaires français, européens et internationaux ?

**J. Toubon :** Non, non, pas du tout. Pour l'instant, ce que je vous dis relève de la menace. Nos textes sont conformes aux conventions internationales. Mais nous pointons une tentation qui existe, notamment parce que les départements commencent à dire que, face à l'afflux de mineurs (environ 15 000 ont été pris en charge en 2017, le double en 2016), ils n'ont plus les moyens de les accueillir. Les politiques de solidarité comportent plusieurs volets, certains obligatoires, d'autres non. Du fait des tensions budgétaires et pour des raisons politiques, ils disent : « *Nous allons mettre en foyer les enfants de notre département, mais pas les enfants étrangers.* »

**Kh. Hosni :** **Nous ne sommes pas forcément à l'aise avec les textes de loi et nous les subissons plus que nous ne les comprenons. Dans les dossiers que nous constituons, nous récoltons beaucoup de témoignages. Le groupe de Roubaix en a recueilli un certain nombre...**

**Lynda Younsi :** **Oui, je souhaitais pour ma part vous poser la question des mineurs accompagnés. Quand leurs parents ont une obligation de quitter le territoire, où sont les droits de ces enfants ?**

**J. Toubon :** Normalement, les enfants suivent le sort de leurs parents. La loi du 7 mars 2016, souhaitant que la famille reste réunie, permet la rétention des enfants en centre de rétention administrative. La question que nous avons posée est la suivante : pour expulser une personne étrangère qui doit l'être, on peut la placer dans un centre de rétention administrative. Ce qui veut dire que, selon la loi, on peut y mettre aussi, s'il s'agit d'une famille, les enfants de cette famille. Or, en vertu des principes – notamment de la Convention internationale des droits de l'enfant –, il est interdit de mettre

les enfants dans ces centres, même accompagnés de leurs parents. Pour l'instant, le Parlement a dit : on maintient cette exception à l'interdiction d'enfermer les enfants. Mais un groupe de travail a été créé pour préparer une proposition de loi sur ce sujet.

Car les parlementaires ont bien compris que cette situation n'était pas admissible du point de vue des droits fondamentaux des enfants.

**L. Younsi :** **Mais, pour la scolarité des enfants et leur avenir,**

**les expulser a un impact...**

**J. Toubon :** Bien entendu... Cela va directement à l'encontre des droits des enfants, notamment de leur droit à l'éducation. Il est évident que si l'on dit qu'ils doivent repartir avec leurs parents, c'est fini... Mais, à partir du moment où ils ont leurs parents, du point de vue du régime social, il faut les traiter d'une manière particulière. On doit leur appliquer la loi des mineurs, qui est une loi particulière. Regardez la situation des personnes qui vivent dans des bidonvilles. Quand ces bidonvilles sont démantelés par la police, beaucoup d'enfants sont dispersés, telle une volée de moineaux. On met des mois à les retrouver et à les scolariser de nouveau. Et cela, c'est terrible pour les enfants.

**Kh. Hosni :** **On peut, à ce propos, évoquer la situation des personnes qui se trouvaient sur le boulevard de la Villette, à Paris. Tout à coup, on ne les voit plus. Est-ce parce qu'on leur a trouvé des places d'hébergement ou bien parce qu'elles ont été dispersées ?**

**J. Toubon :** La situation a évolué boulevard de la Villette parce qu'un système de rendez-vous téléphoniques a été mis en place en juillet dernier par la plateforme d'accès

**« La dispersion par la force, nous la dénonçons. Ce n'est pas ainsi que l'on résout le problème. Il faut trouver des solutions pérennes d'hébergement. »**

aux droits de « France, terre d'asile ». Au début, nous y étions réticents. Nous enquêtons pour savoir si ce système peut effectivement dégonfler le nombre de personnes présentes sur place. Je me suis rendu personnellement Porte de la Chapelle, un dimanche matin d'août, au moment où se déroulait une distribution de petits déjeuners. Il y a tous les jours 700 à 800 personnes qui viennent de tout le nord de Paris. Ils vivent le plus souvent à la rue ou dans des centres d'hébergement d'urgence souvent éloignés, et c'est leur seul repas de la journée. La dispersion par la force, nous la dénonçons. Ce n'est pas ainsi que l'on résout le problème. Il faut trouver des solutions pérennes d'hébergement et étudier la situation de ces gens pour trouver des issues juridiques.

**Kh. Hosni :** *Beaucoup d'hommes politiques disent depuis longtemps que l'une des solutions à la migration passe par l'aide au développement dans les pays de départ. Est-ce un vœu pieu ? Cela correspond-il à une réalité ?*

**J. Toubon :** Non, ce n'est pas un vœu pieu, au sens où la vraie solution est de résoudre la situation qui prévaut dans le monde aujourd'hui, à savoir une inégalité très forte entre certains pays ou continents, et d'autres. Il est clair que si l'on veut « tirer vers le haut » des millions de personnes du point de vue de leur pouvoir d'achat, de leur accès à l'alimentation et aux soins, et si l'on soutient le développement économique, c'est une vraie réponse.

Mais, jusqu'à aujourd'hui, l'aide au développement est insuffisante, notamment par rapport à la croissance des populations. Les pays du Sahel, par exemple, continuent à avoir des taux de fécondité très importants.

**« Mais, jusqu'à aujourd'hui, l'aide au développement est insuffisante, notamment par rapport à la croissance des populations. »**

Par ailleurs, une grande partie de l'aide au développement disparaît dans la corruption. Les régimes politiques prennent une partie de ce qui vient de l'aide ou des ressources, notamment pétrolières. Quelle part de ces ressources sert à des investissements d'intérêt général comme les écoles ou, au contraire, va dans la poche de dirigeants ou est affectée à des achats d'armes. L'aide au développement est une solution à long terme, mais il faut, dans tous les cas, traiter l'urgence.

**Allal Boukabous :** *Je souhaiterais évoquer la situation, en France, des personnes étrangères qui ont déjà des droits, comme les personnes malades, ce qui est mon cas. Elles ont des droits médicaux pour se soigner en France et ont besoin de soins à long terme. Mais elles sont en permanence pré-occupées par leurs papiers et la régularisation de leur situation...*

**J. Toubon :** Pour nous, c'est un souci majeur. Depuis un peu plus de deux ans, les lois ont évolué défavorablement, dans le sens d'une moindre prise en considération de la maladie ou du handicap dans la délivrance ou le renouvellement des titres de séjour de personnes étrangères. Nous continuons à nous battre là-dessus : d'une part, contre les lois qui ont été votées et, d'autre part, tous les jours auprès des préfetures, en les rappelant à leurs obligations (la délivrance d'un récépissé lors du dépôt du dossier, par exemple) ou en pointant les pratiques illégales (exigence de passeport ou d'autres pièces, de manière abusive). Mais c'est de plus en plus difficile, notamment parce que, depuis la fin 2016, l'expertise médicale pour les étrangers n'est plus assurée par le ministère de la Santé, mais par les médecins de l'Office français de l'immigration et de l'intégration (OFII),

qui dépend du ministère de l'Intérieur. En cela, ces médecins, même s'ils appliquent le serment d'Hippocrate, ne sont toutefois pas détachés de toute considération liée à la maîtrise des flux migratoires et non plus seulement préoccupés de la santé. Ces médecins ne sont par ailleurs pas assez nombreux. Les délais pour les expertises se rallongent et les personnes, dans l'intervalle, se retrouvent sans papiers. Il faut que les personnes concernées saisissent le Défenseur des droits.

**« Il s'agit de trouver, dans les nouvelles formes de l'économie, les moyens d'intégrer. »**

Nous prenons des positions, nous rendons des avis à la suite des auditions par le Parlement, nous produisons des rapports, etc. mais la plus grande partie de notre travail, ce sont les 90 000 réclamations de personnes qui, directement ou en passant par une association, nous ont saisi, en 2017, d'un cas particulier. À Roubaix, par exemple, les délégués de la Maison de la justice et du droit traitent beaucoup de cas de personnes étrangères qui ont des problèmes avec la Préfecture. Il ne faut pas hésiter à saisir nos délégués territoriaux.

**Kh. Hosni : Vous pouvez être saisi, comme cela, par des personnes physiques ?**

**J. Toubon :** C'est même le cœur de mon travail ! Le Défenseur des droits est une institution ouverte, permanente, gratuite. On peut la saisir par tous les moyens possibles : formulaires en ligne, courrier, rencontre d'un des cinq cents délégués dans sa permanence, partout sur le territoire... Et je traite tous les dossiers. Je suis compétent pour tout ce qui relève des relations avec les services publics, les caisses de Sécurité sociale, les caisses d'allocations familiales, etc. ; tout ce qui relève des discriminations (dans l'entreprise, en fonction de l'origine, du sexe, etc.), des droits des enfants ; et je suis également en charge de la déontologie de la sécurité, c'est-à-dire des règles qui s'imposent aux policiers,

aux gendarmes, aux gardiens de prison, aux agents de sécurité, etc. en matière de comportement professionnel. Si vous êtes mal reçu dans un commissariat, cela peut faire l'objet de notre part de la constatation d'un manquement et d'une demande de sanction

disciplinaire. Cela peut aller plus loin, dans le cas d'une manifestation où un policier blesse un manifestant avec un lanceur de balles de défense... Nous sommes

aussi beaucoup saisis sur des cas de contrôle d'identité répétitifs et discriminatoires.

**L. Younsi : Je voudrais revenir sur la notion d'« intégration ». Quels en sont les critères et qui les définit ?**

**J. Toubon :** Il faut distinguer l'intégration au sens juridique et l'intégration sociale, réelle. Sur le premier point, il y a des textes sur l'acquisition de la nationalité française. Certaines procédures comportent une forme d'automaticité. Ainsi, le droit du sol permet à un enfant de demander la nationalité française, à sa majorité, à condition notamment qu'il ait séjourné au moins cinq ans en France depuis ses onze ans. Et entre treize et seize ans, il peut également l'acquérir par déclaration, s'il justifie d'une résidence en France de cinq années depuis l'âge de huit ans. On considère ainsi que le fait de vivre en France crée une situation où la personne peut acquérir la citoyenneté, parce que, sur un plan culturel et social, elle est devenue comme un-e Français-e. Mais la plus fréquente, c'est la procédure de naturalisation, assortie de conditions légales. L'une d'elles est d'avoir une pratique suffisamment bonne de la langue française et une connaissance satisfaisante de l'Histoire et des institutions. Cela passe par un entretien. Cette intégration dans la citoyenneté française relève donc du domaine constitutionnel et juridique.

Et puis, il y a l'intégration dans la société. Et cela, c'est plus compliqué. Différentes voies existent. Aujourd'hui, on dit beaucoup que l'École n'est plus aussi intégratrice qu'avant, et c'est en partie vrai. Une autre voie traditionnelle d'intégration était le travail. La personne étrangère était embauchée dans un atelier, où elle accomplissait les mêmes tâches que son collègue français. Mais il y a de moins en moins d'ateliers, et le chômage et les conditions de travail font qu'aujourd'hui, l'économie n'a plus tout à fait la même faculté intégratrice que, pour le dire vite, la « classe ouvrière » le permettait dans l'industrie. C'est pour cela qu'un certain nombre de jeunes

– au-delà même de l'aspect juridique selon lequel ils sont français – se posent la question de leur appartenance à la communauté nationale, car ils ont l'impression que, du point de vue du travail, des études, etc., ils ne sont pas traités comme les autres. Ils se sentent « largués » et sont frustrés de ne pas être traités à égalité. Il faut absolument travailler sur l'éducation, la formation professionnelle, l'apprentissage et la question du travail. Il s'agit de trouver, dans les nouvelles formes de l'économie, les moyens d'intégrer. Quand les Italiens sont arrivés en Lorraine, ils ont travaillé sur les chantiers... et, quarante ans après, ils étaient maires de leurs villages. Aujourd'hui, si on sort les exilés de leur situation d'isolement et de non-droit, ils travailleront et s'intégreront de la même manière.

**Cl. Briot :** Il y aussi beaucoup de diplômés qui ne trouvent pas de débouchés...

**J. Toubon :** Effectivement, et cela s'applique pour les personnes étrangères comme non

étrangères. Mais c'est encore plus difficile pour un jeune qui est d'origine maghrébine, par exemple. Nous avons conduit, il y a deux ans, une enquête dont les résultats étaient éloquentes : on s'apercevait que beaucoup d'entre eux, et notamment les filles, étaient récusés en raison de leur origine et un certain nombre disaient vouloir partir en Allemagne ou en Suède, où ils avaient le sentiment qu'ils seraient

mieux accueillis. Aujourd'hui, malheureusement, beaucoup de ces pays se ferment...

**« L'Europe doit envisager son destin en liaison avec l'Afrique. Il y a entre l'Afrique et l'Europe cinq cents kilomètres de mer, et c'est tout. Il faut concevoir la politique européenne à travers cette idée. »**

**Kh. Hosni :** L'intégration comme un préalable à l'obtention d'un premier titre de séjour donne-t-elle des résultats positifs ?

**J. Toubon :** Un leitmotiv dans les discours politiques est d'affirmer que l'intégration serait en panne et, en conséquence, qu'il ne faudrait plus faire venir d'immigrés. Dans mon rapport sur les droits fondamentaux des étrangers de mai 2016, je retraçais le mouvement législatif suivant : alors qu'on a créé en 1984 la carte de résident de dix ans pour permettre aux étrangers de s'intégrer en s'inscrivant durablement en France, on en fait aujourd'hui le « graal » d'une intégration réussie. C'est, je pense, prendre les choses dans le mauvais sens. Beaucoup d'études montrent que l'intégration continue d'opérer, malgré toutes les difficultés que j'ai pointées. Les discours qui disent qu'il faut arrêter l'immigration pour favoriser les immigrés déjà présents en France sont donc faux. Mais un point difficile demeure : l'intégration est, par définition, un double mouvement, qui ne consiste pas seulement à dire à la personne étrangère : « Tu dois t'intégrer », mais qui implique, dans l'autre sens, que la société lui donne les moyens de le faire. Aujourd'hui, toute une partie de

la population dit que ce n'est pas à elle de faire ces efforts. Cette crispation, qui porte notamment sur les questions religieuses, est dangereuse pour l'intégration, qui est une démarche bilatérale.

**Cl. Briot : Malika, qui aurait aimé être là mais a été retenue par son travail, le formule ainsi : si moi, je ne m'intègre pas, n'est-ce pas aussi parce que l'autre me rejette ?**

**J. Toubon :** Il faut en effet une double volonté, et un double intérêt. L'intérêt de la société qui accueille est absolument évident. Toute l'histoire depuis cent cinquante ans le démontre. L'immigration constitue une richesse pour un pays. C'est pour cette raison qu'aujourd'hui, le discours tenu en Europe par rapport à l'immigration est erroné. Il a l'air de dire que le continent européen a intérêt à se passer de l'immigration, alors que c'est exactement l'inverse. L'Europe doit envisager son destin en liaison avec l'Afrique. Il y a entre l'Afrique et l'Europe cinq cents kilomètres de mer, et c'est tout. Il faut concevoir la politique européenne à travers cette idée. Mais ce n'est pas du tout la conception actuelle des dirigeants européens, qui sont au contraire fermés. La politique de fermeture n'a pourtant jamais fait la preuve de sa pertinence.

**Kh. Hosni : C'est un manque de vision, de la frilosité ?**

**J. Toubon :** Oui, on manque de connaissances historiques et de vision. On ne va pas mettre des barbelés – pour parodier le président Donald Trump – en Méditerranée. On ne mettra pas de porte-avions pour empêcher les populations africaines de venir en Europe. Il existe des voies légales et il faut les employer pour éviter que les gens ne meurent en rejoignant l'Europe. Mais cela implique une volonté politique

au niveau européen, car l'Europe constitue un espace ouvert. Comment fait-on pour gérer les arrivées, l'accueil, etc. ? Aujourd'hui, on a beaucoup tendance à rejeter les gens, d'où la persistance de situations telles que Calais. Récemment encore, on apprenait qu'un campement était démantelé à Grande-Synthe, à côté de Dunkerque. Plusieurs centaines de personnes vont de nouveau aller s'installer dans les bois, dans ce qu'on appelle des « jungles », et vivre selon des conditions de vie indignes et contraires aux droits fondamentaux.

**Kh. Hosni : Une dernière question, liée à la notion d'Eldorado. Par exemple, une partie des Marocains voient rentrer au pays pour les vacances des gens avec des grosses voitures, qui dépensent beaucoup. Ils se disent : « Moi aussi, j'ai envie de ça ! » J'ai remarqué qu'autant nous, en France, on reçoit beaucoup d'informations sur le mode de vie des Africains, autant, en Afrique, aucun reportage n'est diffusé sur la situation réelle des migrants ici. Est-ce que l'on entretient à dessein ce fantasme d'Eldorado ?**

**J. Toubon :** Aujourd'hui, bien entendu, avec les moyens de communication moderne, on peut avoir connaissance de toutes les situations. Mais, à votre question, la réponse est une réponse éternelle. Depuis que l'homme est homme, il pense que l'herbe est plus verte ailleurs. Je crois qu'aujourd'hui, il y aurait en effet un travail de pédagogie à faire pour que, dans les pays d'origine des exilés, il y ait une meilleure connaissance de la situation en France. Beaucoup d'exilés savent qu'à Calais ou à la Porte de la Chapelle, les conditions de vie sont dures. Mais ils sont poussés par une telle nécessité vitale qu'être dans la rue à Paris leur semble préférable à rester, par exemple, en Afghanistan ou au Burkina Faso, en particulier pour leur famille et leurs enfants. Vous ne pourrez pas dissuader des personnes pour lesquelles partir est une question de vie

et de mort. Et encore moins avec des murs de papier, des lois restrictives qui aboutissent à réduire les droits fondamentaux sans empêcher les personnes de venir.

**Cl. Briot : C'est le « mouvement de vie », décrit à plusieurs reprises par les groupes d'écriture...**

**J. Toubon :** Le mouvement de vie ! Les gens se mettent en route, ils y perdent parfois leur vie ou celle de proches. Mais c'est quelque chose d'irrépressible. C'est pour cela qu'il faut l'organiser d'un point de vue juridique et ne pas prétendre combattre le mouvement, comme on le fait aujourd'hui, en dispersant les personnes sur les trottoirs de nos villes. ■

## Deux petites choses pour terminer...

Il y a un truc que nous trouvons insupportable : c'est que, dès qu'on commence à parler de partage, de solidarité, de paix, d'amour, d'accueil de l'étranger aussi, bien sûr, beaucoup de gens nous accusent de nous croire dans un monde de Bisounours... comme si l'homme était toujours condamné à céder à ses pires instincts !

Comme si posséder au détriment de l'autre, agresser, se protéger à tout prix, ériger des murs et des barbelés étaient une obligation ! C'est une vision horrible et désespérante ! C'est triste... Et nous, nous voulons croire que c'est faux, que les hommes valent mieux que cette caricature !

Même si ce n'est pas facile, même si le combat ne sera jamais terminé, il faut continuer à se battre contre ça, pour que les hommes apprennent à se respecter, à vivre en paix, à partager.

Si nous avons dû nous résoudre à quitter nos familles, nos pays, c'est pour sortir de ces logiques de mort.

Nous avons fait le pari de la vie.

Nous ne l'abandonnerons pas.

Enfin, l'autre chose importante, qui change tout, c'est la *rencontre*, faire des choses ensemble : tant que nous ne nous connaissons pas, la peur fait des ravages. Le jour où on peut mettre des prénoms, des visages, une histoire sur ceux qu'on appelle « étrangers », les barrières tombent et on découvre des êtres humains comme nous.

Le rejet de l'étranger, de l'étrangeté de l'autre, n'est pas forcément une preuve de méchanceté chez beaucoup de gens, mais de méconnaissance et de méfiance.

« *On n'apprend pas la culture de l'autre dans des livres, c'est en vivant ensemble qu'on apprend à se connaître.* »

Parce que, pour s'exprimer, les mots ne suffisent pas toujours, cette rubrique ouvre les pages de votre revue à des œuvres plastiques – photos, tableaux, sculptures, compositions, etc. – de tous horizons. Une autre dimension.



# Osez laisser parler vos mains, elles seront votre voix

*La plasticienne Frédérique Toutain, que vous avez pu découvrir dans la numéro 4 de L'Apostrophe, à travers son travail de création de robes « qui se racontent » avec des femmes de la MJC de Chenôve (21), a prêté son talent aux membres de l'atelier d'écriture du Centre d'entraide pour les demandeurs d'asile et les réfugiés du Secours Catholique. Nous lui laissons la parole pour présenter l'expérience qu'elle a menée.*

**A** la fin du mois d'août 2018, au Cèdre, à Paris, j'ai eu l'honneur et l'avantage d'animer deux jours entre créativité et migrations, avec des personnes d'exception ! Une dizaine de participants aux parcours incroyables, de ceux que l'on appelle uniformément dans les médias les « migrants ». Ce nom unique, froid et indéfini, qui entend désigner d'un bloc et sans visage ceux qu'il faudrait « envisager » justement comme des êtres ressources, au regard de toutes celles qu'ils ont dû déployer pour arriver là, encore en vie, après tant de « secousses », dirons-nous faiblement.

Alors qui sont-ils chacun ? D'où viennent-ils ? Quel a été leur parcours ? Les raisons de leur départ ? La vie qu'ils ont quittée ? Où puisent-ils cette infinie force de vie pour justement s'accrocher à l'existence, alors que la vie semble à chaque instant les mettre au défi ?

On a tendance à les définir seulement par ce dont ils sont privés... Les *sans-papiers*, *sans-toit*, *sans-ressources*, *sans-famille*... Mais ils sont *avec* force, *avec* courage, *avec* humilité, *avec* résistance, *avec* persévérance, *avec* endurance, *avec* patience... *avec* humour, amour (pas gloire) et beauté ! Alors que de ressources, non ?...

Et pour qu'ils ne soient pas non plus sans voix, je salue cette revue dont le but est de les faire entendre et qui va tenter de partager un bout de la richesse quasi magnétique qui s'est diffusée au Cèdre pendant ces deux jours.

La session était conçue pour favoriser la libération de l'expression, en jouant sur différents registres (graphique, imaginaire, gestuel, symbolique...) et par des modes d'expression variés (peinture, collage, techniques mixtes, sculpture, écriture, *land art*...).

Dans un premier temps, les participants se sont exprimés sur leur passé... pour mieux le dépasser. Avec une fresque sur leur parcours autour de trois verbes et temps : « partir », « voyager », « arriver ».

Puis, sur le présent et leur identité, à travers des autoportraits en silhouettes grandeurs nature, qui permettent un face-à-face avec le corps.

Enfin, sur l'avenir, avec leurs besoins, leurs espoirs, leurs attentes et leurs volontés, par le biais d'œuvres en volume ou d'installation, un mandala végétal et une série de cartes postales.

C'est ainsi que se sont tendues des passerelles entre exploration artistique et exploration de soi...

D'aucuns penseront que mettre en place des temps dédiés à la création pour des personnes en situation d'urgence peut paraître déplacé, superflu, inutile. Je suis de ceux qui refusent de réduire les « migrants » à leurs besoins vitaux biologiques. Je considère cela comme un acte de résistance où ces choses superflues (aller voir un spectacle, une exposition, participer à un tournoi, monter un spectacle...) restaurent ces hommes et ces femmes dans leur dignité d'êtres humains et ne les réduit pas à leur « vie nue ».

Car des choses à dire, ils en ont... À nous de les accueillir. Le risque est d'en ressortir... grandi.

Le prendrons-nous ? ■

Frédérique



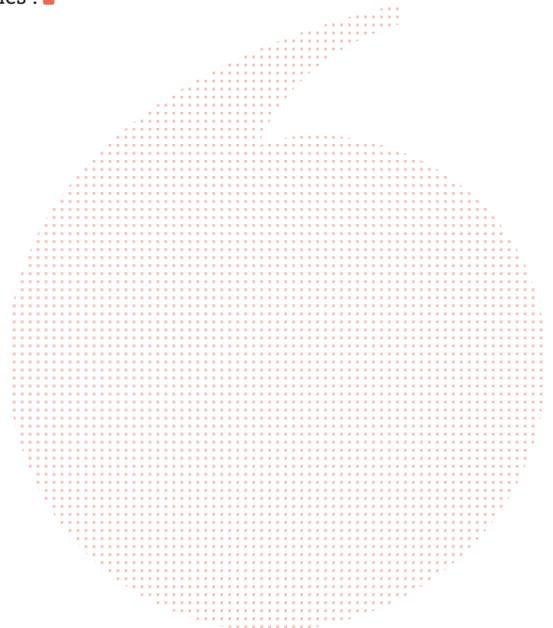


GAEL KERBAOL / SCSF





**L**a créativité, présente en chacun de nous, s'entraîne comme un muscle et ne s'use que si l'on ne s'en sert pas ! Comme des tomates, elle s'entretient et se nourrit. Elle se pratique dans tous les domaines et n'est pas réservée au seul terrain artistique. Elle permet de quitter les autoroutes de la pensée pour pouvoir envisager les choses de manière différente, de se laisser surprendre, d'oser, de contourner nos filtres. Et c'est cette (bonne) nouvelle-là que je me plais à répandre, parmi tous les publics ! ■





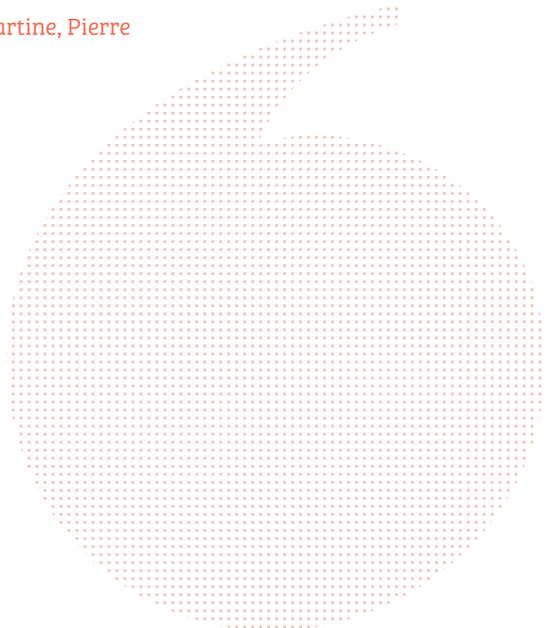




## Créature / Navire

Quand le vol de la tempête  
S'annonce et vient assombrir ton ciel bleu,  
Au lieu de baisser la tête, cherche au Plus Profond de toi.  
Creuse en ton fond le plus intérieur,  
La Possibilité de réaliser les rêves que tu t'es construits  
Rêves, désirs que tu t'es bâtis sur  
L'autonomie... l'indépendance...  
Régularisation... réelle insertion sociale...  
Formation... hébergement... travail... ■

Anas, Martine, Pierre





Diane



Moussa



## Fuite du poulailler

« *On s'est échappés !* »

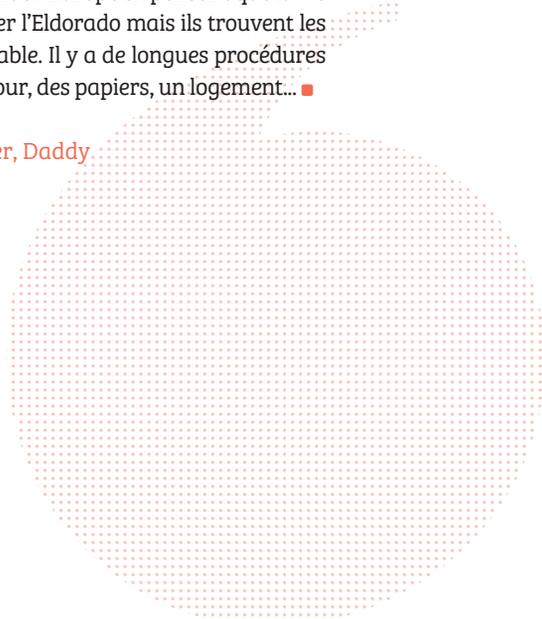
Un grillage entoure un élevage de poussins. Les poussins veulent grandir et s'échapper. Mais leurs pattes sont blessées par le grillage. Cela représente la frontière entre le Maroc et l'Espagne mais aussi la Libye où l'on a été emprisonnés. On a dû s'échapper, casser la porte pour sortir.

Ce n'est pas facile de sortir...

On se blesse.

Lorsque les migrants arrivent dans l'espace Schengen, ils entrent avec leurs blessures. Ils entrent en Europe en pensant que la vie y est facile. Ils pensent trouver l'Eldorado mais ils trouvent les difficultés. La vie n'est pas stable. Il y a de longues procédures afin d'obtenir, peut-être, un jour, des papiers, un logement... ■

Kader, Daddy



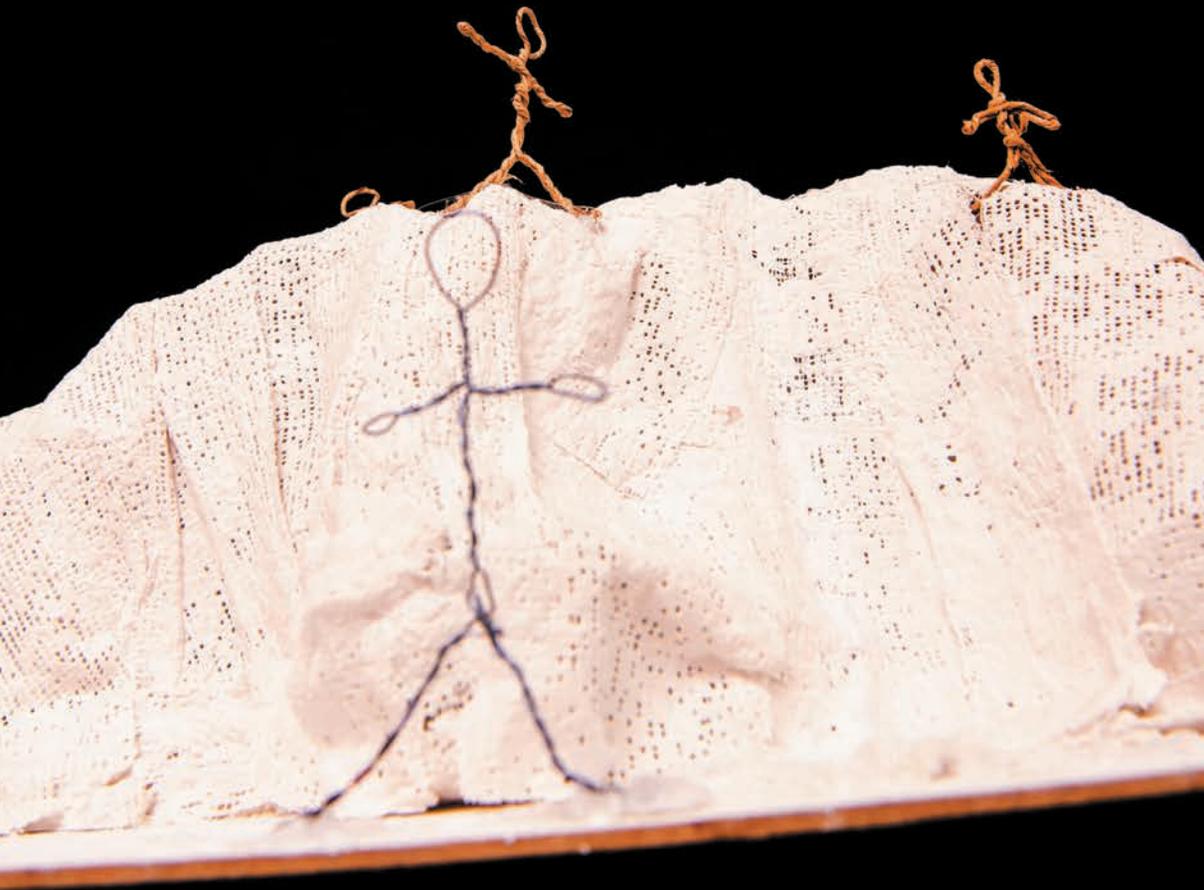


Martine et Kader



GAEL KERBAOL / SCSF

Mohammed



## La traversée des Alpes

Nous pensons que notre cauchemar se terminerait en Libye... alors qu'il devait continuer jusqu'en Europe. La traversée des Alpes entre l'Italie et la France entraîne beaucoup de souffrances et certains migrants y perdent la vie. Au terme de tous ces efforts, en bas, nous attendaient des policiers... ■

Mohamed, Moussa.



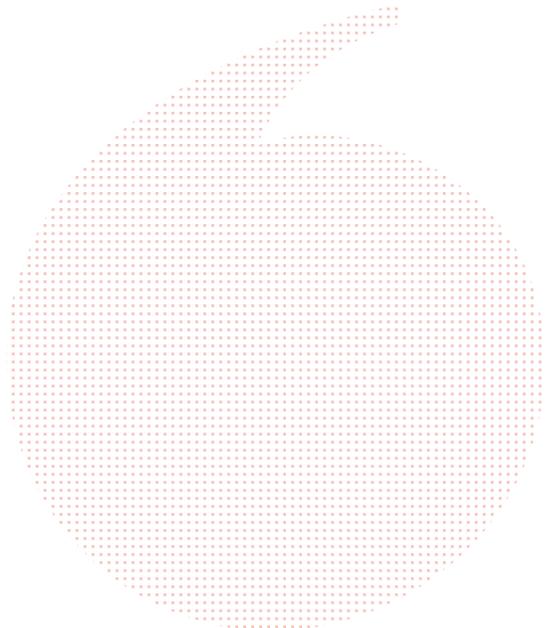


Gael Kerbaol / SCCF

Anas

Quand je fête, j'oublie mes soucis,  
La vie est un coup de trajet  
Où chacun joue sa partition.

Moussa





GAEL KERBAOL / SCFF

Pierre

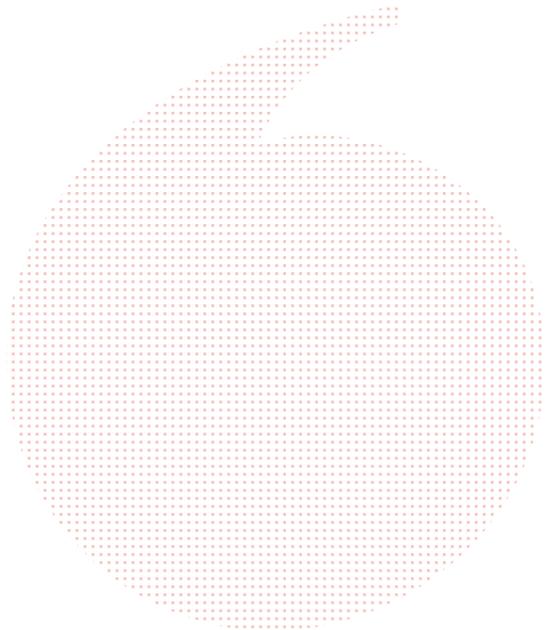


Jesuald



Plus divisé que jamais,  
Enfermé dans ce coffre sans serrure,  
J'ai déployé mes ailes.

Kader



La parole à un porteur de projet, un acteur, un entrepreneur qui s'implique au quotidien pour « agir ensemble » et mener des actions qui placent les personnes en difficulté au cœur de la mobilisation. Une relecture pour témoigner de la richesse de l'expérience vécue.



### À propos des auteurs

Voici un texte, un récit de vie, écrit « à quatre mains » ou plutôt « à quatre oreilles ». Malika Adjou et Jean-Marc Boisselier ont mis leur talent d'écoute au service de la parole d'Aboubacar pour que le périple de sa vie nous parvienne avec toute sa cruauté et sa force.

## « Ce n'est pas bon de faire semblant d'être un autre pour avoir la paix »

**J**e suis né en 1995 dans une famille nombreuse et très religieuse : mon grand-père et ma famille commentaient le *Coran* et le prenaient très au sérieux. Mon père était un homme libre et, tant qu'il a été vivant, je ne fus pas obligé d'apprendre le *Coran*. J'ai été inscrit à l'école à l'âge de quatre ans. Mon père gagnait de quoi nous nourrir et nous n'étions pas pauvres. Il est décédé lorsque j'avais huit ans et c'est alors que j'ai découvert la dureté de la vie...

Bien que né dans une famille musulmane, je n'étais pas pratiquant, je ne priais pas. C'était très mal vu. Mon oncle tenait une école coranique. Pour lui, j'étais un intrus dans la famille. Il voulait que je sois comme les autres. Ma mère essayait de me défendre mais mon oncle me battait pour que je prenne peur et que j'accepte d'aller suivre les cours à l'école coranique. Lorsque ma mère est décédée, en 2006, il n'y avait plus personne pour me soutenir. Dans le village, on m'appelait le « petit blanc ». J'étais révolté par l'affirmation qu'il fallait que je sois comme les autres. Je ne voyais pas les choses comme ça.

« Pour moi, la religion est une question de foi, elle ne peut être une obligation. Si c'est obligé, ce n'est plus la foi, laissez-moi vivre ma vie. » Je me suis isolé, plus personne ne voulait s'approcher de moi, mais j'ai tenu tête : je suis comme je suis.

Le climat familial est devenu si violent qu'il fallait absolument que je parte. Ma propre tante m'a aidé à fuir en me payant le transport jusqu'à Conakry. Deux jours de voiture. À Conakry, j'ai dormi dans un hangar et j'ai survécu en mangeant ce qui restait à la fin des marchés. J'ai pu travailler un an, en 2008-2009, dans le carrelage.

Un jour, un membre de ma famille m'a vu et reconnu et a voulu me ramener de force au village. Je me suis enfui jusqu'à la frontière avec le Mali. Un chauffeur m'a emmené jusqu'à Bamako. Là-bas, on m'appelait le « Guinéen » et non par mon nom.

J'ai travaillé à nouveau dans le carrelage. Mon patron m'a appris à bien travailler, me laissant même gérer seul des chantiers.

Je suis tombé amoureux d'une fille et nous avons fait un enfant. Mais sa famille ne voulait pas de moi parce que je ne priais pas. Un jour, un de mes frères a retrouvé ma trace et j'ai dû fuir à nouveau.

J'ai poursuivi la route jusqu'en Libye où un passeur m'a fait traverser la mer vers l'Italie, où les conditions d'accueil étaient difficiles. J'ai continué la route et je suis arrivé à Lille, où j'ai pu faire ma demande d'asile, malheureusement refusée, comme mon recours.

Je tiens grâce à mes amis et connaissances : j'ai eu la chance de rencontrer le Secours Catholique à Roubaix. Je participe à l'atelier de meubles en carton, ainsi qu'à l'atelier d'écriture. Même ici, je ne suis pas

tranquille : je crains toujours que ma famille me retrouve pour m'obliger à être ce que je ne veux pas être. Mais je tiens : ce n'est pas bon de faire semblant d'être un autre pour avoir la paix. ■

### À propos de l'auteur

*Ce texte est celui d'une femme âgée qui souhaite rester anonyme. Elle nous offre le récit de sa vie, comme une leçon de courage et de foi.*

## À cœur vaillant, rien d'impossible

**B**ien faire et laisser dire. Voici mon témoignage de vie. C'est l'histoire banale de toutes les femmes de ma génération.

J'ai eu la chance de naître dans une famille croyante, aimante et ouverte d'esprit. N'ayant pas de frères, mes sœurs et moi étions vouées à être dépossédées des biens de nos parents, ce qui rendait ma mère malheureuse, elle qui avait tout pour être heureuse.

L'idée vint à mon père de m'inscrire à l'école. Mais où ? Cette dernière n'existait pas à des kilomètres à la ronde, sauf un internat qui accueillait au début des filles très riches car la pension était chère et pas à la portée de tout le monde. Qu'à cela ne tienne ! Ma mère, analphabète, jubilait et disait : « *Quelle chance ! Instruite, elle pourra défendre ses intérêts et ceux de ses sœurs !* »

Et me voilà embarquée à dos de mulet pour rejoindre le pensionnat, distant de dix kilomètres, sur des routes caillouteuses. Ma joie était à son comble, malgré une pointe d'appréhension, car c'était l'inconnu total pour moi.

La volonté et la soif d'apprendre qui m'animait disaient : « *Avance, ne crains rien, ça ira !* » Je mesurais le privilège qui m'était offert. J'étais la première à bénéficier de ce sort. Je voulais en tirer le meilleur, et vite, car

j'avais déjà douze ans, donc je n'avais pas de temps à perdre. Mais ma joie était assombrie par le traitement que l'entourage faisait subir à mes parents.

Mon père qui était respecté, « le sage du village » avec une certaine aura, à qui on demandait conseil, s'est vu soudain méprisé, marginalisé, car il a commis l'irréparable pour la société d'alors : envoyer sa fille chez les « *roumi* ».

Inébranlable, il a continué son chemin sans faiblir, étant sûr de ne faire aucun mal en voulant sortir de l'obscurantisme ambiant !

Les femmes qui venaient récolter les olives avaient boycotté le travail ; puis, le besoin d'un salaire pour nourrir leurs enfants se faisant très vite sentir, elles sont rapidement revenues.

La ténacité de mon père pour ne pas céder à l'influence ambiante a encouragé ses amis à aussi inscrire leurs filles à la rentrée suivante, prenant le risque d'être mal jugés eux aussi. Mon père a poussé son courage jusqu'à payer la pension à deux orphelines proches pour leur donner une chance dans la vie, qu'elles ont saisie à bras le cœur et le corps.

Mes études terminées avec brio, le CAP d'arts ménagers en poche, retour au bercail, recon-

naissante et heureuse d'avoir donné de la joie et de la fierté à mes parents dont les sacrifices n'ont pas été vains.

Je mettais ce temps à profit pour m'improviser « écrivaine publique bénévole » auprès des femmes dont les maris avaient émigré. Me faisant confiance, elles pouvaient enfin épancher leur cœur et dire leur solitude et leurs problèmes en sortant de la phrase rituelle : « *Passe le bonjour à la famille, grands et petits.* »

J'étais fière de rendre ce service et de sortir les femmes de leur isolement.

Lorsque, chaque année, lors de nos rencontres, je mesure le chemin parcouru par celles qui ont eu le privilège d'être instruites grâce aux

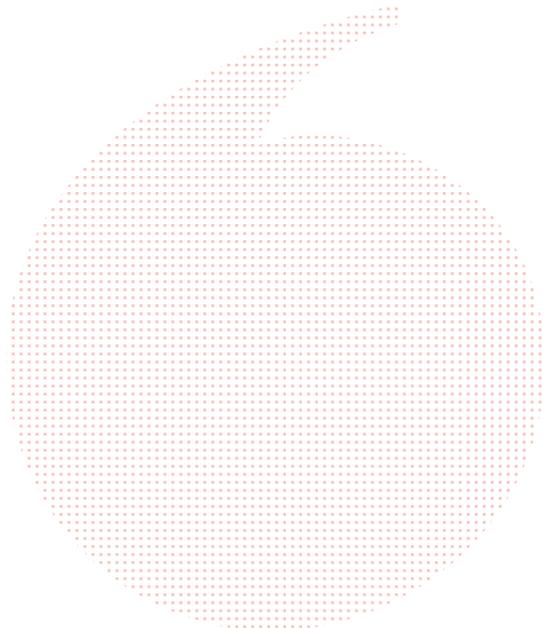
sacrifices consentis par leurs parents, à leur lucidité, mon cœur vibre de reconnaissance.

À chaque fois que j'entreprends quelque chose de bien, je rends hommage à Dieu et à mes parents.

De là où ils sont, je sais qu'ils sont dans le bonheur éternel du devoir accompli.

Avant de terminer mon pèlerinage sur cette terre, j'ai eu la satisfaction d'entendre mon fils me dire, après une brillante soutenance à Paris : « *Ma reconnaissance est allée vers vous deux, papa et toi, pour tout ce que vous avez fait, avec abnégation et courage.* »

O. B.



Comment naît une action collective ? Y a-t-il des règles et des méthodes pour susciter la participation de tous ? Dans ces pages, les porteurs d'action décortiquent leur « façon de faire » et témoignent des succès et difficultés rencontrés. Pour mieux partager.



## Lille

## Une confrérie de SDF

Le Collectif SDF-Lille, fondé par des anciens de la rue, repère et accompagne ceux qui vivent dans la rue et leur trouve des logements. Cyril, Christophe et Jacques, intrigués par cette association atypique, se sont rendus à Lille pour rencontrer ses membres.

**R**ue Valenciennes, à Lille, dans un quartier d'anciens entrepôts et d'immeubles proprets. Au numéro 29, un grand portail en bois, peint en bleu. Trois ou quatre sonnettes. Nous sonnons à « Collectif SDF », attendons quelques minutes puis la porte insérée dans le portail s'ouvre sur le sourire juvénile de Kévin, 23 ans, qui nous invite à le suivre. Au-dessus d'un rez-de-chaussée aux allures de garage désaffecté, se trouve le siège du Collectif. Deux pièces, dont la première est meublée de gros bureaux autour desquels nous prenons place.

Gilbert, le fondateur du Collectif, homme rond et jovial de 58 ans, nous présente son équipe : Dominique, ancien SDF, 61 ans, bénévole à plein temps depuis six ans ; Joséphine, 24 ans, en contrat aidé depuis deux ans et pour encore un an ; et Kévin, en contrat unique d'insertion depuis un an et demi, qui, lui aussi, a connu la rue pendant quelques semaines. Le Collectif dispose également d'un éducateur spécialisé bénévole, absent ce jour-là. Tof, qui a connu la rue, a d'emblée envie de savoir : « Comment est né ce collectif ? » Gilbert retrace volontiers l'historique de l'association, révélant au passage quelques bribes de sa vie privée : « J'ai été mis à la porte de la maison par ma mère, quand j'avais 17 ans. Il a fallu que je me débrouille seul. À 22 ans, je me suis marié. J'ai eu un fils. Et puis, à 40 ans, je me

suis retrouvé à la rue. Alors je me suis adressé à l'Armée du Salut qui m'a expliqué comment fonctionnait le 115. J'ai ainsi connu les centres d'hébergements et de réinsertion sociale (CHRS) aux conditions d'accueil déplorables. J'y ai passé un an avant d'en être viré, avec deux autres : l'un parce qu'il était homo, l'autre parce qu'il était trop grande gueule. À trois, on a pris un appartement. Ce qui nous réunissait, c'était le dégoût d'avoir vécu en structures. Depuis cette époque, on aide les mecs de la rue à trouver des appartements. »

Les trois hommes créent le Collectif et l'enregistrent sous la forme d'une association loi 1901. Très vite, l'un des fondateurs part, l'autre tombe malade, Gilbert reste seul aux commandes. Mais l'association a besoin d'argent pour fonctionner. Pour ne pas la mettre en péril, Gilbert vit de son allocation adulte handicapé (AAH) et Dominique, qui le rejoint peu après, du revenu de solidarité active (RSA). Seuls Joséphine et Kévin gagnent le petit salaire prévu par leurs contrats respectifs.

Étonné, Cyril demande : « Comment fait-on quand on n'a pas d'argent pour aider les sans-abri à se loger ? » Gilbert répond qu'au début, ça n'a pas été facile. Il a fallu « expliquer que nous travaillons uniquement avec les propriétaires privés ; bien sûr, nous avons essuyé beaucoup de refus ». Mais, en 2014, le Collectif se rapproche de la Direction départementale de la cohésion sociale (DDCS)

et en reçoit son premier financement. En 2016, le Collectif obtient des subventions supplémentaires de la Maîtrise d'œuvre urbaine et sociale (Mous<sup>1</sup>) : 1 050 euros par personne accompagnée. Une subvention plafonnée à 21 000 euros, « ce qui correspond à vingt personnes par an, alors que nous en accompagnons bien plus », glisse en aparté Dominique. D'autres financements viennent aussi de la mairie (5 000 euros pour

l'accompagnement vers le logement et 3 000 euros pour les maraudes), du Rotary Club de Lille (6 000 euros pour les maraudes), de petits dons privés via Facebook ou le site internet. Ces sommes sont les bienvenues, mais elles sont lar-

gement insuffisantes, selon Gilbert. « Il faudrait 80 000 euros pour fonctionner correctement, dit-il. Nous sommes loin du compte. J'ai dû arrêter cinq contrats aidés en juin dernier, car nous n'avions plus assez d'argent. »

« Si nous obtenions des subventions pérennes, des financements corrects, nous relogerions beaucoup plus de monde », assure Gilbert. À Lille, où on estime actuellement entre trois cents et quatre cents personnes à la rue, le Collectif en accompagne une petite quarantaine. « Avec le peu d'argent et de personnel dont nous disposons, ajoute Dominique, nous faisons beaucoup plus que nos moyens ne le permettent. On essaie de ne refuser personne. »

### Condition sine qua non

Pour que les personnes puissent être aidées par le Collectif, elles doivent percevoir au minimum le RSA, « et il faut que les loyers proposés par les propriétaires ne dépassent pas les 400 euros, charges comprises », prévient Dominique. Ces logements du parc privé se trouvent dans la périphérie des grandes villes, pas dans leur centre où les loyers sont beaucoup trop élevés. Encore faut-il persuader les propriétaires de louer leurs

maisons à des personnes au parcours chaotique. « Pour cela, explique Gilbert, nous avons le Fonds de solidarité au logement ou encore le système Locapass qui se portent garants. Mais, quand nous faisons entrer quelqu'un dans un appartement, nous le suivons. En début de chaque mois, nous appelons le propriétaire pour vérifier que le loyer a bien été payé. Dès qu'il y a un problème d'impayé, nous intervenons. »

**« Nous n'imposons rien à ceux qui viennent à nous. Nous agissons avec eux. Ce sont eux qui choisissent le lieu où ils veulent habiter. »**

« Comment vous contacte-t-on ? » « Nous avons un numéro de téléphone qui fonctionne six jours sur sept, de 9 à 17 heures, répond Gilbert. Nous avons aussi instauré un "coin rencontre". Certaines personnes à la rue

n'aiment pas aller dans les bureaux : parfois, parce qu'elles ont développé une phobie de l'administration ; parfois, parce qu'elles ont des chiens. Du 1<sup>er</sup> avril au 31 octobre, nous leur donnons rendez-vous, tous les mercredis, dans un parc ou un jardin public. Puis nous allons prendre un café. De novembre à mars, nous faisons des maraudes. C'est nous qui allons vers eux. Occasion de leur distribuer des kits d'hygiène et de les orienter vers les structures les plus appropriées à leurs besoins. »

Est automatiquement membre du Collectif toute personne relogée par lui. Principe auquel il ne peut être dérogé, explique Gilbert. « Nous n'imposons rien à ceux qui viennent à nous. Nous agissons avec eux. Ce sont eux qui choisissent le lieu où ils veulent habiter. On ne leur impose pas de quartier. On essaie simplement de les loger dans les lieux qui ne sont pas dangereux. On évite surtout les lieux de deal, surtout si ce sont d'anciens toxicos. » Concernant les sans-abri toxicomanes et ceux souffrant de maladies psychiatriques, le Collectif travaille en lien avec la Délégation interministérielle à l'hébergement et à l'accès au logement (DIHAL), porteuse du programme « Un chez-soi d'abord », dispositif qui offre un suivi d'infirmiers et de professionnels de la psychiatrie. Car il n'est évidemment pas question d'exclure quiconque qui demande de l'aide.

1 La Mous est un outil du Plan départemental d'action pour le logement des personnes défavorisées (PDALPD).

L'équipe reçoit et cherche des solutions aussi bien pour les sans-abri que pour les sortants de prison, pour les migrants avec ou sans papiers, ou pour les mineurs. *« Il fut un temps, se souvient Gilbert, où nous louions une grande maison à Armentières où nous avons logé cinq ou six mineurs grâce aux APL, car les mineurs ont droit aux APL. »*

### Posture humaine

*« Ce qui nous différencie ? Notre compréhension. Nous comprenons ce que vivent et ressentent les SDF, explique Dominique, tout simplement parce que nous avons vécu cette situation. Nous connaissons la méfiance qu'inspirent les institutions. Nous sommes critiques et exigeants dans les réunions avec la DDSC. Nous n'hésitons pas à dire ce qui nous choque au sein des structures institutionnalisées. Et nous sommes entendus, puisque certaines mesures sont prises à la suite de nos interventions. Cela nous rend fiers. »*

Dominique est le VRP du Collectif. C'est lui qui se rend dans les ministères à Paris et aux réunions locales et nationales ayant trait au logement. À Lille, il siège une fois par mois à la commission Dalo (Droit au logement opposable). *« Sur 80 dossiers, précise-t-il, seulement 20 d'entre eux bénéficient du droit à être relogé. Les bénéficiaires le sont généralement sous trois mois. »* Il intervient également dans les écoles. *« Je fais de la prévention auprès des jeunes. Je leur explique les situations qui mènent à la rue et les dangers qu'on y rencontre. »*

Quand un problème juridique survient, ce qui est loin d'être rare en matière de droit d'asile ou de droit au logement, Gilbert fait appel au Secours Catholique d'Armentières où une bénévole, avocate de profession, ne lui refuse jamais son aide. *« Cette femme extraordinaire est une aide très précieuse qui nous permet d'avancer sans moyens financiers. Et qui nous laisse libres. Une liberté qui tient au fait que nous ne sommes pas financés par l'État. Si c'était le cas, nous aurions davantage de contraintes. »*

### Des émules

La force du Collectif et la cohésion de son équipe tiennent certainement à son côté familial. Et sa réussite commence à se savoir un peu partout en France. Certaines structures publiques de relogement l'appellent quand elles sont à court de solutions. Mais aussi des citoyens proactifs qui veulent trouver des solutions à Marseille, à Fréjus ou à Grenoble. *« Quand les gens appellent, je suis toujours heureux de les aider et de partager mon expérience, dit Gilbert.*

*Je suis même disposé à me déplacer. »*

En sept ans, le Collectif a (re)logé plus de 400 personnes, la plupart sans ressources, quelques-

unes sans papiers. Dans un délai de 96 jours en moyenne. Un succès pour une solution transitoire, tempère Gilbert, puisque *« le but est que les personnes que nous aidons aillent un jour dans du logement social ».*

### Des accompagnements

Si le but ultime est de trouver un toit, les membres du Collectif ont la dignité de la personne humaine dans leur champ de vision. Plusieurs activités sont proposées par Gilbert et son équipe aux gens de la rue qu'ils accompagnent. La plus prestigieuse est la finale de la Coupe régionale de foot des sans-abri que le Collectif organise chaque année depuis trois ans avec la ville de Lille. Mais d'autres réjouissances, allant de la soirée dansante à une semaine d'été au camping, en passant par une visite au musée ou une sortie au bowling, remplissent le calendrier proposé par le Collectif SDF-Lille à ceux qui croyaient n'avoir plus que l'agitation de la rue pour seule distraction.

Cyril Bredèche, Christophe Lamarre et Jacques Duffaut

Collectif SDF-Lille  
29 rue de Valenciennes, 59000 Lille  
06 46 42 90 25  
www.collectif-sdf-lille.fr



Encore une nuit perdue, annonçant un réveil  
Auquel je n’croyais plus, aujourd’hui sera belle  
Cette nouvelle journée où je vais, oui, bouger  
Parce que j’ai rendez-vous avec ma destinée.

De mes sacs en plastique, je cherche une tenue  
Oubliant ces guenilles qui font de ma vertu  
Un homme délaissé qui ne peut se laver  
Enfin pas tous les jours, aujourd’hui je suis prêt

Direction vers un parc où je vais rencontrer  
Une personne ou bien deux, prêtes à m’accompagner  
Me sortir de la rue que je connais trop bien  
J’ai déjà un vécu, je cherche un lendemain.

Comme il y a des gens qui connaissent cette vie  
Moi je m’en vais, tranquille, raconter mon sursis  
Car de bouche à oreille, j’ai entendu parler  
Qu’un collectif SDF, à Lille, s’était formé.

Je rencontre ce « bonhomme », Gilbert de son prénom  
Qui respire le bonheur et surtout la passion  
Celle d’aimer la vie qui, pour lui, fut très dure  
Après avoir passé quinze années à la rue.

Et de CHRS en foyers désinvoltes  
Ce qu’on lui a offert a forgé sa révolte  
Et l’envie, oui, d’aider ou mieux d’accompagner  
Tous ceux pour qui la vie se résume au passé.

Alors avec l’envie une gueule et de l’audace  
Avec deux amis, il fallait que ça se fasse, fragiles

Il est allé frapper à toutes ces putains de portes  
 Qui souvent sont fermées, que le diable les emporte...  
 Et comme on est toujours mieux servi par soi-même  
 Loin de tous ces « on-dit », ces paroles, ces « *idem* »  
 Oui, il s'est installé sans aucune subvention  
 Dans son intimité et puis dans sa maison

Pour entendre, écouter et surtout accueillir  
 Des personnes comme moi qui n'ont plus d'avenir  
 Et essayer ensemble d'aller, oui, de l'avant  
 D'une simple « rencontre », on peut vivre au présent.

Et, de fil en aiguille, il a fait son chemin  
 Maintenant, toujours à Lille, il a pignon sur rue  
 Pas assez à mon sens mais, moi, mes lendemains  
 Grâce à lui, je l'avoue, ne serons plus à la rue.

Il a su avec d'autres me redonner confiance  
 Mon administratif, lui, était en errance  
 Maintenant, j'ai des papiers et une couverture  
 Beaucoup plus chaude que celle qui couvrait  
 mes nuits dures.

Alors merci Gilbert, Dom, Kévin et Joséphine  
 D'apporter la lumière à toutes ces vies fragiles  
 Et, de ce collectif, faudrait qu'il y en ait d'autres  
 Partout dans d'autres villes, qu'il y ait des apôtres  
 Qui connaissent la galère pour mieux l'accompagner  
 Qui voient en toi un frère qui a besoin d'être aidé  
 Moi, j'ai eu cette chance, oui, de les rencontrer  
 Alors merci « l'assos », merci, oui, d'exister...

Tof

La parole à un porteur de projet, un acteur, un entrepreneur qui s'implique au quotidien pour « agir ensemble » et mener des actions qui placent les personnes en difficulté au cœur de la mobilisation. Une relecture pour témoigner de la richesse de l'expérience vécue.



**À propos de l'auteur**

*Mariam Guerey est animatrice au Secours Catholique de Calais. Depuis plus de dix ans, elle consacre toute son énergie et sa force à venir en aide aux personnes qui s'échouent à Calais pour tenter, au péril de leur vie, d'atteindre les rives britanniques. Inlassablement, Mariam donne sa vie pour permettre à ceux qui ont tout quitté de survivre loin de chez eux, en leur offrant ce qu'elle a de plus précieux, son humanité. Partage.*

## Le partage de vie auprès des exilés·es, à Calais

**P**our parler de mon expérience humaine auprès des exilés à Calais, je souhaite d'abord vous dire *ce que représentent pour moi ces personnes* que nous appelons, selon notre objectif : migrants, exilés, étrangers, clandestins, sans-papiers...

Ce sont des êtres humains, comme vous et moi. Je suis émerveillée par ce qui nous rassemble : un regard bienveillant, un sourire, la joie, la peine... Ce sont nos frères qui ont fui la guerre, les violences, la misère ; ce sont nos enfants, nos femmes ; ils ont tout perdu. Quand nous avons l'occasion de les écouter, d'écouter leur parcours de vie et leurs luttes, ces personnes témoignent d'une réalité dramatique, d'une urgence, d'une évidence absolue.

Leurs récits en sont l'écho. Rien ne les prédestinait au courage dont ils font preuve, aux combats qu'ils mènent jour après jour. Leur force, c'est aussi la force de leur désespoir. Ce désespoir, dont on pourrait penser qu'il les conduirait à baisser les bras, se révèle être la source d'une incroyable force de vie qui les pousse à se mettre en route, à affronter mille difficultés, sans jamais renoncer à leur espoir d'un monde meilleur.

Sacrée leçon de vie et de courage !

Chacun d'entre eux a un visage, porte une histoire, crie une souffrance, fuit une détresse, redoute une persécution. Aucun être humain ne se coupe de son pays, de sa famille, de sa

culture... par plaisir ou par goût de l'aventure. D'autres êtres humains peuvent-ils demeurer sourds et aveugles à leur détresse et à leur espérance ?... Pas moi, ni la grande famille de celles et de ceux qui font partie de cette humanité qui voit en chaque homme, d'où qu'il vienne, un frère.

### **Ce qui m'a frappé, au cours de mon expérience à Calais...**

#### **L'indignation et la colère**

J'ai remarqué que, si nous sommes très souvent indignés, désolés, nous sommes hélas trop souvent résignés comme si ce dont nous étions témoins relevait de la fatalité. Or, c'est la colère qui nous met en mouvement, le fait d'oser crier, de dénoncer l'injustice, face à des pouvoirs publics qui semblent ne pas vouloir reconnaître l'existence des exilés à Calais, les raisons de leur fuite et de leur quête éperdue, et leurs conditions de vie épouvantables (par peur de l'« appel d'air ») !

Je ne compte plus le nombre de fois où j'ai appelé mon responsable pour dénoncer, pour libérer mon cœur de toutes les émotions que j'emmagasinai comme une éponge face à la détresse, aux conditions de vie indignes de ces hommes, de ces familles, de ces femmes enceintes, de ces enfants, de ces bébés survivant dans la « jungle »...

De quoi s'interroger vigoureusement sur ce que ce pays fait de sa devise ! « Liberté... Égalité... Fraternité... », je n'ai que des interrogations et des points de suspensions !...

### La balance n'était pas égale

Autre chose qui me faisait mal : nous avons longtemps été accaparés par la distribution (repas, douches, vêtements) et celle-ci s'est souvent faite au détriment du temps disponible pour vivre la **rencontre**.

Il est vrai que les besoins de base étaient réels et les associations ont essayé de faire de leur mieux, mais notre intervention ne se situait pas suffisamment au niveau des besoins d'épanouissement, de reconnaissance et de relations humaines des exilés... Cette dimension-là était négligée, voire oubliée, proportionnellement au nombre d'exilés. Dans notre désir de répondre à l'urgence de la satisfaction *a minima* des besoins élémentaires, nous avons négligé ce qui est primordial pour l'être humain : « la nourriture de l'âme », avoir assez de temps pour vivre la

**vraie rencontre**, le contact, le relationnel qui se définit par l'écoute, la parole, s'amuser, rire, regarder, être acteur, avoir les moyens d'exprimer ses richesses et ses talents, se sentir exister comme des êtres humains à part entière...

### Porter la voix d'une personne ne veut pas dire penser pour elle

Nous avons parfois été tentés de penser pour « les exilés », ce qui serait bon pour eux... sans essayer de savoir ce qu'ils souhaitaient réellement, leurs priorités n'étant pas forcément les nôtres. Heureusement, à l'époque de la « jungle », en 2016, s'était mis en place le

Conseil des exilés qui permettait de connaître les réels besoins ou attentes des personnes.

Le but de ces réunions : donner la parole aux exilés et l'accès aux décisions qui les concernent, permettre une parole collective. Ces réunions ont aussi permis l'établissement d'un dialogue entre les exilés, les associations et mouvements présents et les services de l'État, ce qui a aidé grandement les exilé-es. À ma connaissance, c'était une première dans l'histoire des étrangers qui traversent Calais.

### Des termes ou tournures impropres

Dans ma lecture des termes utilisés spontanément, je n'aimais pas l'expression, sûrement exprimée avec la meilleure bonne volonté du monde, de « rendre leur dignité aux exilés », par exemple en leur donnant la possibilité de prendre une douche. Beaucoup de personnes utilisaient cette expression mais, pour moi,

ce sont des personnes dont la dignité reste intacte, qu'ils prennent une douche ou non. Il s'agit plutôt de dire : « *Je reconnais leur dignité d'êtres humains*

*et j'agis avec eux comme tels* », car ce sont des personnes fières de conserver leur dignité, qui demeurent courageuses et dignes, même dans des conditions inhumaines.

### La diminution de l'empathie spontanée

Autre chose qui m'a fait souffrir, ces dernières années à Calais ou ailleurs, c'est le peu d'empathie spontanée face à la souffrance ou aux difficultés de l'autre. Cette empathie a été réveillée avec la mort du petit enfant syrien Alan Kurdi, retrouvé mort sur une plage de Turquie. Cette image a bouleversé le monde entier. Il a fallu la mort d'un petit garçon pour réveiller la conscience et l'empathie de l'opinion et entraîner un développement des actions bénévoles auprès des exilés. Même si ce n'est que temporaire...

Les exilés souffrent des regards méprisants de certains Calaisiens qui ne souhaitent pas les

“ « Liberté... Égalité... Fraternité... », je n'ai que des interrogations et des points de suspensions !... ”

voir à Calais, et tout est fait pour les maintenir hors de la ville et qu'ils sentent qu'ils n'y sont pas les bienvenus. Lorsque, parfois, j'en emmène quelques-uns avec moi en centre-ville, ils me demandent : « *C'est Calais ?* »

### La communication avec les personnes d'autres cultures et d'autres langues. Comment ne pas trahir ce qui est dit ou non ?

Il est important de connaître les codes culturels ainsi que la communication directe par des gestes qui permettent une première compréhension. Mais cela n'est pas suffisant. Je sais que je ne peux pas parler toutes les langues. Cela ne m'empêche pas d'essayer d'entrer en communication avec les personnes que je **rencontre**, de faire mon possible pour faire *tomber cette barrière de la langue grâce à une*

*vraie rencontre, dans le désir d'aider.* Parfois, il m'arrive d'entamer une discussion avec des gestes, pour manifester mon intérêt à la personne qui est devant moi et pour lui dire ainsi : « *Tu comptes pour moi.* »

Mais ce type de communication ne permet pas d'aller très loin dans la **rencontre**. Elle ne permet le plus souvent que la transmission d'informations. La culture de chacun est profondément liée à sa langue maternelle. Il y a donc une difficulté énorme de communication et la crainte d'être mal compris. J'ai appris que la communication ne dépend pas uniquement de la connaissance de la langue de l'autre mais aussi des gestes, des manières de s'adresser à son interlocuteur, des choses que l'on dit et d'autres qu'on ne dit pas : ce sont les codes qui sont différents d'une culture à l'autre.

Pour comprendre l'autre, il faut remettre ses propos ou ses actes dans leur contexte et prendre de la distance pour accepter certains comportements, développer une certaine ouverture d'esprit, celle d'un équilibre, et une compréhension de l'autre, l'accepter dans son

altérité et, surtout, sans comparaison ni jugement. Comprendre la culture et les logiques de la personne n'est possible qu'avec la pratique, les rituels de **rencontre**, l'observation, l'imprégnation patiente.

Lorsqu'on voyage et qu'on veut découvrir un pays, il faut utiliser ses cinq sens. À Calais, c'est pareil, avec sans doute un sixième sens fait d'empathie, de toucher fraternel, de regard bienveillant, d'intelligence affective, de curiosité positive avec un très grand appétit pour **rencontrer**, découvrir et connaître l'autre. Avec certaines nationalités, comme les Soudanais, il faut provoquer la parole ou plutôt l'amorcer car, très souvent, ce sont des personnes qui ne parlent pas beaucoup et intériorisent les choses.

Chaque jour, j'apprends de la culture de chaque migrant, en fonction de son pays d'origine, de son histoire personnelle, de son trajet migratoire. Je me suis retrouvée baignée dans un richissime océan interculturel et enrichie de ces voyages et de ces **rencontres**

« **Chaque jour, j'apprends de la culture de chaque migrant, en fonction de son pays d'origine, de son histoire personnelle, de son trajet migratoire.** »

sans même me déplacer (enfin, sans visiter tous les pays concernés). Cela m'a beaucoup aidée pour jongler entre des cultures différentes ou pour traduire les récits de vie, sans trahir la pensée et le ressenti de l'autre.

### Ce qui m'a émerveillée à Calais...

#### La solidarité communautaire

Je suis admirative de cette solidarité communautaire, du soutien social que les uns et les autres peuvent donner et recevoir au sein de chaque communauté. C'est une référence, un repère, un appui de résilience qui leur permet de s'appuyer et de tenir debout.

Quand il y a un malade, un blessé ou une personne perdue, ce sont les exilés qui viennent nous voir pour nous parler de la personne qui rencontre un problème afin qu'on lui apporte de l'aide. Cette solidarité communautaire leur

permet de supporter davantage la nostalgie du pays.

Lorsque je constatais qu'une personne était seule lors de l'action « Aller vers », j'allais la voir pour savoir quelle était sa nationalité et lui montrer où se trouvait sa communauté. Pour moi, il est important que les exilés soient ensemble, car c'est une force.

### L'urgence, chemin vers la rencontre et l'hospitalité

J'ai longtemps été dans des actions d'urgence. Ce que j'aime le plus, c'est le fait de se démener pour trouver des solutions pour les personnes qui se trouvent en difficulté : cela me procure une très grande joie. Le soir, je me dis : « *Voilà une personne que tu as pu rencontrer et que tu as secourue.* »

Secourir quelqu'un, c'est le premier but du Secours Catholique...

à condition d'aller vers les personnes qui vivent des difficultés, de comprendre leurs besoins et leurs attentes, et de faire de cette démarche un chemin vers la rencontre et l'hospitalité. J'avais toujours le souci de me dire « *et ceux que nous n'avons pas su ou pu voir ou rencontrer* ».

Pour moi, la **rencontre** précède l'hospitalité, tout est dans le regard et la manière de s'intéresser à la personne, en lui montrant par tous les moyens de communication que « *tu comptes pour moi, tu es bienvenu·e* ».

### Découverte d'une famille humaine

Quand j'ai commencé au Secours Catholique en novembre 2003, la majorité des exilés étaient à l'époque des Kurdes et l'un des exilés m'a dit : « *Tu sais, les associations chrétiennes nous aident car nous avons du pétrole dans notre pays.* » Sur le coup, j'avais des doutes sur leurs dires, je ne connaissais pas le Secours Catholique, je venais d'arriver. J'étais, comme les exilés, dans l'étonnement et, à la fois, dans

le désir de connaître la vérité et je me disais : « *Peut-être ont-ils raison ? Pourquoi un chrétien aiderait-il un musulman ?* »

Petit à petit, j'ai découvert cette association, j'ai commencé à observer tout le monde, croyants ou non, j'ai essayé de chercher le sens qu'ils donnent à leur action, je me suis mise à lire la Bible. Dans, l'évangile de Matthieu 25,35-40, j'y ai trouvé ces mots : « *J'avais faim, et vous m'avez donné à manger. J'étais étranger et vous m'avez accueilli.* » Et j'ai fait le constat que la fraternité et l'amour ne connaissent pas de frontières, y compris religieuses. J'ai d'ailleurs aussi observé que l'engagement d'une personne non croyante est parfois aussi forte que celle d'un croyant. Qu'importe la source de chacun, pourvu que coule la rivière de la solidarité et du souci de chaque être humain.

Les **bénévoles** m'ont permis d'avoir un autre

regard sur ce monde de Calais, ils m'ont enrichi par leur générosité, ce sont des gens extraordinaires, qui font peu de bruit, que parfois même on ne voit pas : je pense aux mamies, par

exemple, qui tricotent chez elles pour celles et ceux qui ont froid, qui n'ont jamais vu un exilé mais qui en ont entendu parler. Elles ont fait confiance et agissent, à leur mesure, portées par cette envie d'aider leur prochain.

### Pourquoi je me trouve là, à ce moment-là, à cet endroit-là ?

Une chose m'a toujours intriguée, au fur et à mesure de ma présence auprès des réfugiés : j'ai été dérangée, bouleversée, surprise, témoin d'une force qui agit au bon moment pour les personnes en détresse, sans aucun contact ni rendez-vous préalable. Je ne sais comment cela est-il possible, est-ce une coïncidence ? Est-ce que quelque providence m'a placée à cet endroit-là, et au bon moment ? Mystère. J'illustre cela : dernièrement, après le travail, j'ai décidé d'aller dans un magasin qui allait

**“ Pour moi, la rencontre précède l'hospitalité, tout est dans le regard et la manière de s'intéresser à la personne. ”**

bientôt fermer. J'ai pris la route pour aller vers ce magasin et, sur une inspiration, j'ai pris une autre route pour essayer d'arriver plus vite. Arrêtée à un feu rouge, j'ai vu une femme qui demandait de l'aide. Je me suis garée. C'était une famille avec un enfant, d'origine iranienne ; la maman m'a expliqué qu'elle n'avait plus de train pour aller à Grande-Synthe.

Avec mon collègue, nous sommes partis avec la famille à la gare et nous avons constaté la même chose, nous avons alors proposé à la famille un hébergement chez un particulier. La maman nous a dit : « *Vous êtes des anges.* » Nous sommes arrivés au bon moment !

J'ai **rencontré** quantité de situations de ce type. D'où mon questionnement : pourquoi à ce moment-là ? Qui l'a mise sur ma route ? Les réponses et les explications que nous donnons seront différentes selon nos convictions et notre perception de la vie... Pour moi, il y a quelque part une volonté qui n'aime pas laisser une personne seule en détresse, abandonnée à son sort et qui n'aime pas l'injustice faite au plus petit.

### La confiance donnée par les plus petits me remplit d'admiration

J'ai passée plusieurs années auprès des personnes exilées : je peux dire que ce sont des personnes qui font *confiance facilement*. Elles ne nous connaissent pas encore, mais elles font confiance. Pendant longtemps, j'ai été dans le questionnement et l'étonnement de cette facilité à faire confiance : elles nous confient leurs affaires, leurs histoires, leur vie... Au fil de toutes ces expériences qui m'ont enrichie, j'ai compris que c'est parce que nous faisons partie des gens qui leur tendent la main et donc nous sommes à la bonne place. Je pense que les exilés sont des personnes qui ont traversé des épreuves très difficiles ; ils ont

été blessés par des gens qui ont fait semblant de leur tendre la main. Mais, même s'ils ont été mordus plusieurs fois, ils préfèrent faire confiance et se laisser guider par le destin... Des leçons de vie à prendre car, nous, les Européens, nous avons besoin de temps pour connaître une personne avant de lui faire confiance et, très souvent, nous passons à côté de belles **rencontres**.

### Une autre leçon, « la patience »

Chez les exilés, l'attente est très associée à la patience et à la notion de destin. Cette attitude est souvent motivée par la présence d'une très grande foi, la foi en Dieu, la foi en l'espérance de temps meilleurs... Ils sont constamment en attente... l'attente d'avoir à manger, l'attente de trouver un lieu pour dormir, l'attente de se doucher, l'attente de l'arrivée de l'eau,

l'attente de passer en Grande-Bretagne... mais sans désespérance. Ils disent souvent : « *Je suis un étranger en route vers la terre de paix, je suis en exil.* »

« **Des fois, j'ai peur de moi-même, je me dis : comment est-il possible de supporter d'être témoin de toute cette détresse ?** »

### Le monde est à notre porte, nous sommes faits pour nous rencontrer et nous enrichir mutuellement

C'est une conviction que j'ai reçue de mon père. Je viens d'une famille très nombreuse et très pauvre, et mon père nous invitait à donner. Il disait : « *Nous sommes pauvres mais il y a plus pauvre que nous, nous avons un toit.* » Au Secours Catholique, nous essayons d'être une passerelle active qui permet à ces personnes vulnérables d'être, pour une fois, en confiance, d'avoir le temps nécessaire pour prendre elles-mêmes leurs décisions : rester en France ou continuer d'essayer de traverser la Manche. Notre rôle est donc uniquement de rassurer, d'écouter, de mettre en confiance, d'informer, d'orienter sans influencer. J'ai **rencontré** et accompagné des milliers de personnes et je ne me suis pas pour autant

appauvrie, bien au contraire : cela a augmenté mon humanité et mon approche de tout être humain. J'ai l'impression que, lorsque nous sommes dans l'humain, la plus petite chose que nous pouvons faire pour l'autre se trouve multipliée.

Depuis quinze années, je m'efforce d'être auprès de ceux qui sont loin de tout. À vrai dire, je n'ai pas vu passer le temps et j'ai le sentiment d'être un peu comme une batterie qui se régénère en donnant : j'ai donné, j'ai reçu plus que ce que j'ai donné, j'ai encore à donner, j'ai envie encore et encore de donner, j'ai envie encore et encore de **rencontrer**... Je ne me vois pas dans une autre activité que dans l'humanitaire et la **rencontre** des plus petits. Des fois, j'ai peur de moi-même, je me dis : comment est-il possible de supporter d'être témoin de toute cette détresse ? Comment peux-tu encore donner ? Je crois que ce qui me donne cette force, c'est le fait que, malgré leur situation et leur précarité, ce ne sont pas des gens déprimés, ils sont gais, ils ont de l'énergie positive, ils resplendent de joie de vivre et ils savent la transmettre : leur gaieté est contagieuse ! Finalement, j'ai compris que je ne donnais rien : je transmets ce qu'on me donne.

Je me dis à l'intérieur de moi : « *Tu es riche, Mariam, de toutes ces rencontres, ce sont elles qui fondent la trame et la texture de nos vies, de ma vie... Certaines nous marquent plus que d'autres.* »

Aujourd'hui, j'ai une préoccupation supplémentaire : les aider à s'intégrer, à apprendre le français, garder le lien avec eux, leur permettre de faire partie du Secours Catholique. J'ai lancé un projet, l'année dernière, avec une équipe de bénévoles : « Amitié fraternelle ou parrainage ». Ce projet qui me tient à cœur, qui consiste à mettre en relation amicale et fraternelle une personne, appelée « parrain » ou « marraine » avec un-e réfugié-e statutaire ou en cours de demande d'asile, « filleul » ou « filleule ». À ce jour, plus de soixante filleul-es sont parrainé-es dans le Pas-de-Calais. Le contrat de ce projet est moral, chaque duo

trouve ses propres rythmes de **rencontre** : repas, sortie, appels téléphoniques.

Pourquoi un tel projet ? C'est en écoutant les familles soudanaises et les jeunes qui me disaient : « *Je veux parler le français, je suis des cours mais je n'arrive pas à parler cette langue, je veux connaître la culture du pays qui m'accueille, je veux rencontrer des Français, je veux que des Français frappent à ma porte.* »

Il demeure un obstacle qui tient à cette constatation : tous leurs prédécesseurs n'ont pas forcément eu cette volonté de connaître la culture du pays qui les accueillait et de s'intégrer dans sa population.

Cela me renvoie directement à un petit bout de mon histoire... Deux mois après mon arrivée en France, en 1992, j'ai eu l'occasion de prendre le métro à Lille avec une Française. Tout d'un coup, comme on traversait un quartier de Lille Sud, elle me dit : « *Regarde tous ces bâtiments. Ceux qui y vivent sont tous tes cousins, ils vivent comme s'ils étaient chez eux.* » Cela m'a fait tellement mal ! Pourquoi se sont-ils ou ont-ils été coupés (isolés ?) de la population française ?

Quand je suis arrivée en France, je ne savais rien de la vie en Europe, à part ce que la télé montrait. À vrai dire, je ne savais pas ce que signifiait s'intégrer et je ne connaissais même pas le terme « intégration ».

C'est plus tard que j'ai compris. Lorsqu'en m'imprégnant de la culture française, sans suivre aucun cours, je me suis dit : « *Tu as choisi de vivre en France et donc tu dois vivre au milieu des Français pour t'en sortir, sinon il va t'arriver comme les autres !* » Je me suis alors acharnée à apprendre et à adopter les manières de vivre en France en commençant, par exemple, à utiliser une fourchette et un couteau, à me coiffer à la française en défrisant mes cheveux. Autrement dit, j'ai essayé d'effacer mon identité pour ne pas être rejetée (c'était mon obsession), plutôt que de cultiver la richesse de ma double culture.

À travers ce projet de parrainage, mon objectif vise la réconciliation des deux parties, un enrichissement mutuel visant la construction

d'un monde riche de nos différences, un monde basé sur la compréhension, le respect mutuel, la rencontre, l'intégration qui ne gomme pas les différences... Ce monde n'est possible que grâce à un pas de moi vers toi, de toi vers moi, de nous vers nous... qui prendra au sérieux la notion de « vivre ensemble » et pas seulement la cohabitation les uns à côté des autres.

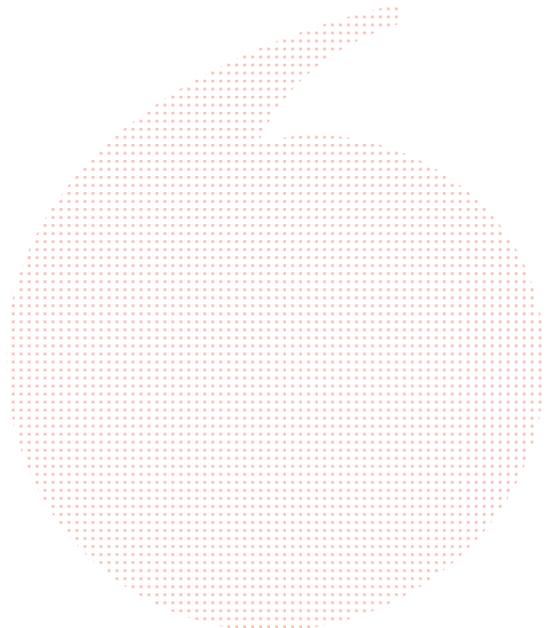
Toujours avec le même objectif, j'ai essayé d'initier des temps pour donner place au dialogue et au partage spirituel. Pour moi, c'est capital, cela se concrétise par les expressions partagées au moment des fêtes interreligieuses dans le respect mutuel. Accepter l'autre sans vouloir le comparer, l'assimiler, le réduire à soi, c'est un chemin qui favorise la construction d'un monde de paix et de fraternité.

Pauvreté des situations et richesse des **rencontres**, rejet des uns et solidarité avec les autres, tristesse dans les yeux et sourire sur les lèvres... À Calais, nous vivons en permanence ces contrastes.

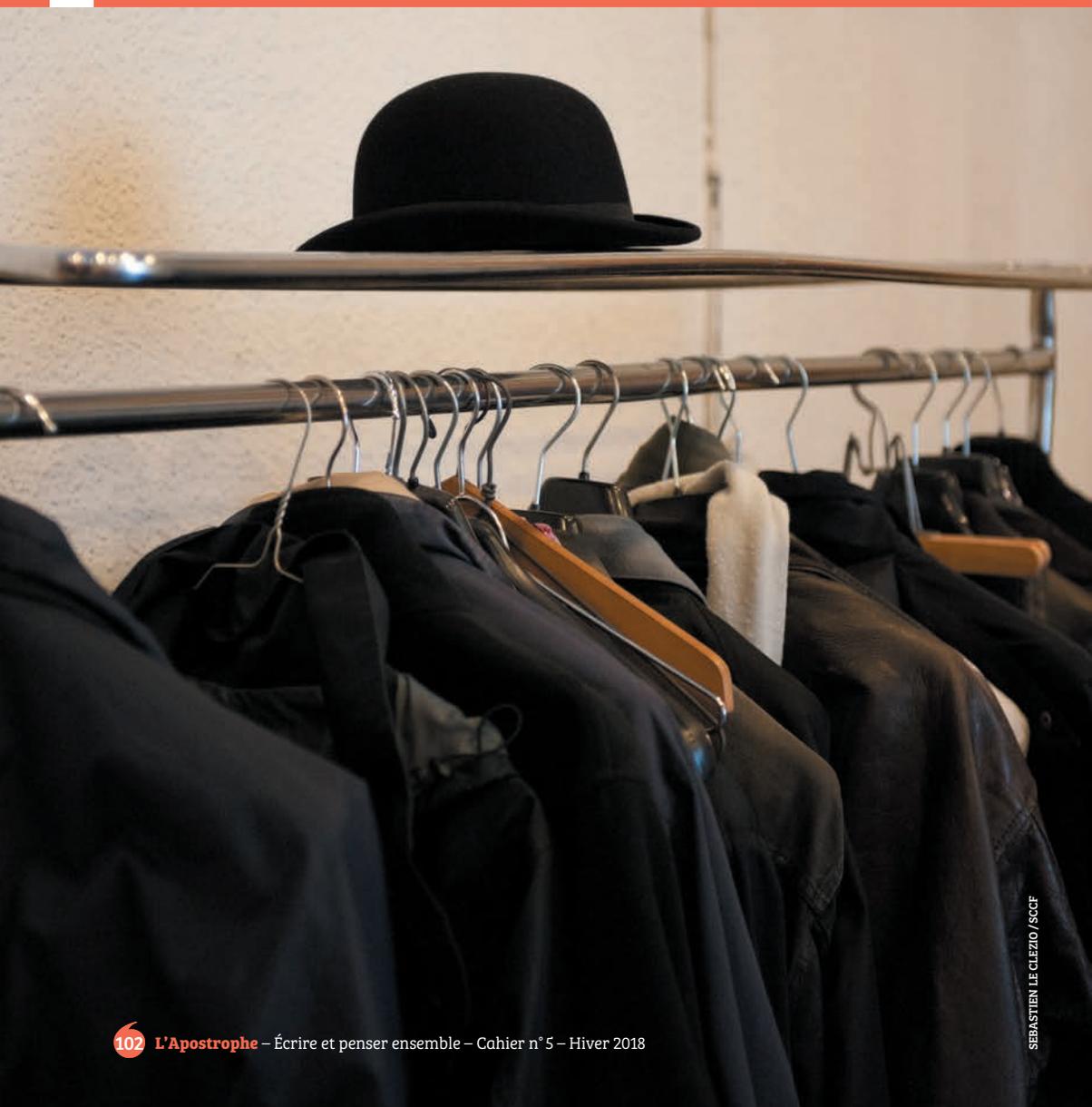
Pour finir, j'ai envie de dire que je suis une personne très riche, riche de toutes ces **rencontres**. Le service du frère n'appauvrit pas, bien au contraire ! Il ajoute un surcroît à notre humanité et confirme le sens que nous donnons à cette vie.

J'invite chacun à essayer de comprendre l'autre, tout autre, à cultiver en lui l'ouverture d'esprit et cette curiosité de connaître et de s'ouvrir aux autres. Chercher à comprendre et vivre la **rencontre** modifie le regard et fait entrer dans le gigantesque océan des parcours de vie et des **rencontres**. Celui qui n'aime pas demeurera comme un poisson rouge dans un bocal. C'est à nous de choisir le bocal ou l'océan !

**P.S. :** dans ce texte, le mot « **rencontre** » est souligné en gras... Ce que je veux continuer à découvrir et que je souhaite à tous, c'est la richesse de la **rencontre** de mon frère. ■



Des textes d'auteur pour rire, réfléchir, s'émouvoir, s'interroger, s'étonner, s'exclamer, s'attarder... Sur la vie, sur nos vies et les bonnes et mauvaises surprises qu'elle(s) nous réserve(nt).



À propos de l'auteur

Pour la troisième fois, Khalid Hosni propose une de ses créations aux lecteurs de L'Apostrophe. Ses récits sont très librement inspirés de ce qu'il vit au sein des CHRS qu'il fréquente. Une plume acerbe qui témoigne d'un regard mi amusé mi dépité sur le monde qui l'entoure, mais jamais désespéré.

## La guerre des gâteaux

– « Cette fois-ci, c'en est trop, ils vont voir ! » Cette sentence, prononcée par le directeur de l'accueil de jour de l'Agora, déclencha les péripéties qui donnèrent lieu au récit qui va suivre.

Depuis un moment déjà, le maître des lieux considérait que certains SDF que son centre accueillait chaque jour étaient grossiers, vulgaires, trop expansifs, et qu'il convenait d'adoucir âmes et tempéraments. Lorsqu'il surprit un usager faire un bras d'honneur à ses camarades en plaisantant et en riant, il organisa de toute urgence une cellule de crise, et c'est ainsi qu'il fut décidé en haut lieu, c'est-à-dire au dernier étage du bâtiment, par l'équipe pédagogique, qu'une rencontre entre les usagers du centre et les responsables des cultes serait souhaitable.

Un imam et un prêtre qui connaissent bien la population des sans-abri offrirent leur expertise sur les âmes.

Au début, nous ne prîmes pas au sérieux toutes ces négociations souterraines et ces conciliabules. Mais cette affaire prit rapidement un tournant solennel qui nous alarma. Une affiche fut placardée dans tous les recoins du centre, invitant l'ensemble des usagers à venir discuter avec un imam et un prêtre, dans une ambiance conviviale, avec boissons et gâteaux, à telle date et à telle heure.

La direction savait bien l'attrait que constituaient pour nous des « outils de convivialité » que sont les boissons et les gâteaux. Vous pouvez organiser un séminaire de trois

jours sur le comportement social des ratons laveurs, si vous affichez que ce sera agrémenté d'« outils de convivialité », vous ferez de nous les plus assidus de vos auditeurs.

Nous décidâmes, au cours d'une rencontre informelle, d'assister à cette réunion, d'œuvrer à son échec par nos plaisanteries habituelles, avec aussi l'espoir d'y trouver de quoi alimenter, pour un moment, nos discussions avinées. Avant d'aller plus loin dans le récit, j'aimerais présenter notre groupe. Nous nous qualifions volontiers de rebelles, de gens que l'adversité a mis au banc de la société. Nous nous sommes autoproclamés représentants à vie de tous les SDF. Nous fréquentons régulièrement le centre de jour X, nous y trouvons à disposition lave-linge et douches, ainsi que les autres prestations qu'on retrouve dans tous les lieux de ce genre. Le directeur du centre nous connaît bien, à cause de nos sempiternelles protestations. Comme il n'a jamais daigné nous recevoir, ce sont les couloirs de l'étage administratif, où se trouve son bureau, qui renvoient l'écho de nos empoignades, de tout ce qui, à nos yeux, est inadmissible, scandaleux et parfois même inhumain. Un jour, après une vive algarade, nous eûmes droit à cette sortie de sa part : « Si vous ne vous plaisez pas ici, personne ne vous retient. »

Le lendemain, contrairement à nos habitudes, nous sommes venus au centre à 9 heures précises, c'est-à-dire à l'ouverture. Et, lorsque le directeur fit son entrée vingt minutes après, nous nous sommes empressés d'aller le sa-

luer chaleureusement. Nous voulions, par ces salutations affectées, lui signifier que nous avions toute la légitimité, de par notre statut de sans ressources ni domicile, et en tant que représentants de tous les SDF, d'occuper le centre dont il n'est que le gérant. Il nous rendit notre salut, mais avec plus de retenue, comme s'il nous disait : « D'accord, je vous pardonne votre insolence d'hier, puisque vous avez l'air de vous en repentir, mais que je ne vous y reprenne plus ! » Le récit des malentendus entre nous et le directeur remplirait bien des pages et il me faut revenir à mon récit...

La salle où nous étions conviés à discuter avec les deux religieux était assez grande.

Nous nous sommes disséminés parmi les invités pour occuper le plus d'espace et, comme convenu, l'un de nous prit la parole en premier, étant convaincu que les premières paroles donnent le ton de la rencontre.

« Monsieur l'imam, monsieur le prêtre, je souhaite exprimer des remerciements et un regret, mais d'abord le regret. » Proclama-t-il d'emblée à haute voix.

L'effet fût immédiat : un silence s'installa dans la salle et un début d'inquiétude dans les yeux de l'imam et du prêtre.

« C'est une réelle chance de disposer d'une si grande salle, continua-t-il, enhardi par l'attention qu'il avait su retenir, et quelle grande amertume de la voir si peu remplie. Huit personnes dans une salle qui peut en contenir cinquante, et sans compter notre petit groupe, car nous nous considérons convoqués et non invités. Nous sommes en quelque sorte à l'origine de cette heureuse rencontre, en tant qu'auteurs des délits dont la liste vous a sans doute été communiquée. Aussi, permettez-moi d'entrer dans le vif du sujet : le bras d'honneur, dont l'auteur est un membre de notre groupe. On a estimé que c'est la plus grande insulte qu'on puisse proférer à l'encontre de

quelqu'un. Le grand malentendu entre nous et la direction du centre vient de là. En vérité, ce geste ne s'adressait à personne et, par conséquent, il s'adressait forcément à Dieu. Mais cela mérite peut-être explication : nous vivons dans une grande précarité matérielle, ce qui entraîne une faiblesse morale et physique, et nous pousse nous-mêmes au bord du désespoir ; et, face à cette détresse, nous ne rencontrons qu'incompréhension et indifférence. Quand nous demandons du travail, on nous propose une activité pétanque ; à une demande de logement, on nous suggère un atelier couture. Face à l'indifférence humaine, que nous reste-t-il ? La réponse est qu'il nous

reste Dieu ! J'affirme que croyant ou non croyant, quand on est sans ressources, sans logement, on s'adresse forcément à Dieu. Voilà pourquoi nos bras d'honneur ne peuvent s'adresser qu'à lui pour le remercier de nous avoir doté, dans

l'adversité, de bras s'érigeant à souhait. Vous êtes tous les deux hommes de Dieu et nous sommes sûrs que vous nous comprenez parfaitement, ce dont nous ne pouvons que vous remercier. Veuillez recevoir, monsieur l'imam, monsieur le prêtre, l'expression de nos sentiments respectueux. »

La conclusion, qui n'était pas prévue, me fit craindre le pire, mais je fus soulagé en voyant notre orateur s'incliner respectueusement devant les deux religieux.

La scène qui suivit est digne de figurer dans une grande fresque qui aurait toute sa place dans un temple religieux œcuménique : un imam, un prêtre, un silence religieux, un ange qui passe...

Nous sommes restés ainsi, un bon moment, face à face, à nous observer en gros plan, à essayer d'interpréter le moindre clignement des paupières, le moindre mouvement de sourcil, à anticiper nos réactions réciproques. Ce fut l'imam qui dégaina le premier.

« **Quand nous demandons du travail, on nous propose une activité pétanque ; à une demande de logement, on nous suggère un atelier couture.** »

Il se leva lentement, nous regarda fixement un bon moment, salua le prêtre, se dirigea vers la porte puis disparut.

« Ah, le tricheur ! », ai-je failli m'écrier. Des siècles de chaise vide, monsieur l'imam, de hochement d'épaules ; car vous avez hoché les épaules, je vous ai vu. Allez, monsieur l'imam, vous promener dans tous les endroits où vous avez hoché les épaules et admirez le résultat ! Après le départ de l'imam, le prêtre manifesta son souhait de s'adresser à nous en affichant sur son visage un sourire dominical.

« Mes chers amis, vous avez très justement dit que vous vous adressiez forcément à Dieu, car Dieu est forcément près de vous. Dieu est toujours auprès des plus démunis, alors n'attendez pas grand-chose de moi. Si vous estimez que ma présence facilite le rapprochement avec Dieu, que ce soit à travers vos plaisanteries, comme c'est peut-être le cas en ce moment, que ce soit à travers vos souffrances, je serai là pour vous écouter, pour soulager vos souffrances. Sachez enfin que je serai toujours honoré de vous voir. Quand ce ne serait que pour partager avec vous un repas, un goûter, la maison de Dieu sera toujours ouverte. »

« Ah, le tricheur ! », ai-je encore failli m'écrier : l'éternel chantage à la nourriture. Évidemment que nous viendrons à la maison de Dieu, lorsque la faim et le froid auront raison de nous. Que Dieu oublie de fermer la fenêtre de sa demeure ! Nous l'envahissons, attirés par l'odeur de la soupe ou du café.

Ce qui ne devait être qu'une plaisanterie bon enfant prit des allures d'un conflit ouvert avec les deux religieux, que nous avions désormais baptisés « tricheur 1 » pour l'imam et « tricheur 2 » pour le prêtre. Nous avions subi un affront et nous nous considérions en droit de demander réparation. Mes camarades me confièrent la mission de m'entretenir avec l'imam et le prêtre. J'avais, pour cela, carte blanche.

**« Vos gâteaux et vos pains au chocolat, monsieur le prêtre, je viens les interroger et non les manger. »**

La rencontre avec le prêtre fut aisée. Il convint rapidement d'une rencontre dans sa « maison de Dieu » :

« Vous tombez bien, dit-il en m'invitant à m'asseoir dès mon arrivée dans la salle à manger où il se trouvait, je viens de recevoir des gâteaux et des pains au chocolat.

– Vos gâteaux et vos pains au chocolat, monsieur le prêtre, je viens les interroger et non les manger.

– Soit, je mets l'ensemble dans une assiette devant vous, sur la table, vous pourrez ainsi les interroger à votre guise. Je vais aussi vous servir un bol de café au lait, pour le cas où vous auriez une ou deux questions à lui poser. »

Je pris sur moi de ne pas me rendre compte du ton paternaliste qu'il employait et, comme j'avais très faim, je mangeai de bon cœur, fermement décidé à reprendre

les hostilités, une fois rassasié.

« Venez maintenant dans le couloir, dit-il quand j'eus terminé. Vous voyez cette salle, juste à côté de la salle à manger : avant, on l'appelait «salle de spiritualité et de prière», mais la proximité entre les deux pièces, l'une servant à manger et l'autre à prier, me dérangeait. Dès lors, je l'ai transformée en salle de jeux, en y mettant cartes, plateau d'échecs, etc. Prenez ce long couloir jusqu'au bout, tournez à droite, vous trouverez un autre couloir, puis des escaliers et, au premier étage, se trouve la pièce qui nous sert actuellement de salle de prière et d'échanges spirituels avec ceux qui souhaitent se joindre à nous. Le chemin qui mène à cette salle est long pour qui ne veut pas l'entreprendre. Deux couloirs et des escaliers sont autant d'étapes qui incitent à vérifier les décisions, les choix. Je ne vous cache pas que la plupart de mes convives préfèrent prendre le raccourci qui mène à la salle de jeux.

– Pourquoi ai-je parfois l'amère impression d'être soupçonné de servir à manger par

calcul, reprit-il en me regardant fixement. *Faisons-le ce calcul, voulez-vous ? Sur soixante personnes que la grande précarité amène à fréquenter ces lieux, combien puis-je potentiellement récupérer, voire endoctriner. Je rappelle que l'écrasante majorité d'entre eux ne sont pas de culture chrétienne. Nous pouvons aussi retirer de ce compte les gens qui ne sont pas enclins à quelque forme de religiosité et il nous reste, à la fin, deux ou trois personnes. Une année de labour pour deux personnes. Je pourrais n'être que comptable et m'écrier : "Stop, on arrête tout ! L'opération n'est pas rentable !" Non, je suis l'ouvrier qui se lève chaque jour en y croyant ; je suis l'ouvrier qui prépare les repas, l'ouvrier qui fait le service, l'ouvrier qui joue aux cartes avec ses invités et je suis aussi l'ouvrier qui écoute leurs plaisanteries, et qui en rit volontiers. Vous savez, continua le prêtre, j'envie tous ceux qui ont des préoccupations théologiques, qui débattent de la foi et de la grâce. Les hypothèses théologiques que je développe chaque jour sont : Ai-je fait assez de courses ? Combien vais-je avoir d'invités ? Et toutes sortes d'autres interrogations.*

– Je comprends bien vos tourments, monsieur le prêtre, je crois qu'ils proviennent de votre refus d'universalité. J'estime que l'apogée d'une religion est de se dissoudre dans les mœurs, ce qui lui permet d'agir sans s'imposer et d'être ainsi universelle. Vous, monsieur le prêtre, entre l'Homme et l'adepte, vous avez fait votre choix. »

Je n'avais pas encore franchi le parvis de l'église que le prêtre me rattrapa :  
« Vous savez, elle est révolue l'époque où l'on pouvait choisir entre le Christ et la vérité, je n'ai plus le choix qu'entre le Christ et le Christ. »

Une fois dehors, la dernière phrase du « tricheur 2 » retentissait encore dans ma tête, je me suis souvenu d'un écrivain russe qui

avait dit que, s'il y avait la vérité d'un côté et le Christ de l'autre, il choisirait le Christ et non la vérité. Mais qu'a voulu dire le prêtre ? Plusieurs fois, il s'est désigné comme ouvrier : quelle modestie ! On l'imagine bien, devant quelque supérieur hiérarchique, décliner respectueusement ses états de service : « Père François, Votre Sainteté, vocation : prêtre, métier : ouvrier. »

Voilà qui serait intéressant...

La rencontre avec l'imam fut aussi sans difficultés, à quelques détails près. Trois individus m'ont abordé dans la rue, se présentant comme des émissaires de l'imam. Ils cherchaient à connaître le but de ma visite, un résumé des sujets que je voulais aborder avec lui.

« Pardonnez-moi, je me suis mal exprimé, me dit l'un d'eux. Quand je vous demande le résumé du sujet que vous voulez aborder, j'entends le détail de chaque question. Notre imam tient à vous donner la réponse la plus complète possible.

– Je ne crois pas vous connaître, me suis-je exprimé à mon tour. Êtes-vous jamais venu avec l'imam dans le centre d'hébergement ?

– Il est normal que vous ne m'ayez jamais vu, me répondit-il en égrenant son chapelet, je quitte rarement la salle de prière. »

Finalement, c'est l'agent d'accueil du centre de jour qui m'informa que l'imam m'attendait chez lui à telle adresse, après la prière de la mi-journée.

« Soyez le bienvenu pour partager mon repas », attaqua-t-il d'emblée, en m'indiquant le salon.

« Je vous remercie, monsieur l'imam, mais je viens juste de déjeuner.

– Moi, en tout cas, j'ai faim ! Asseyez-vous, nous discuterons pendant que je me restaure. J'aimerais pour commencer vous parler d'une coutume qui perdure toujours dans certaines cultures : selon cette coutume, si je mange en votre présence sans vous convier à partager

**« Les hypothèses théologiques que je développe chaque jour sont : Ai-je fait assez de courses ? Combien vais-je avoir d'invités ? Et toutes sortes d'autres interrogations. »**

mon repas, c'est comme si je ne vous jugeais pas digne d'être à ma table, comme si je refusais de m'occuper des interrogations qui font l'objet de votre visite et la qualité de ce que nous serons amenés à nous dire s'en ressentira. L'inverse, c'est-à-dire si vous-même refusez de partager mon repas, nous met dans une situation similaire et vous met, vous, dans la position contradictoire de snober l'interlocuteur auprès duquel vous avez si vivement sollicité un entretien. Mais, rassurez-vous ! Je n'interpréterai pas votre refus de manger avec moi de la façon que je viens de détailler. Voici ce que je me dirai à votre propos : s'il ne mange pas avec moi, c'est qu'il ne connaît pas cette coutume.

– Voulez-vous, monsieur l'imam, m'indiquer où je peux me laver les mains pour passer à table ? » Pendant que je me lavais les mains, je n'étais pas content de moi, d'être tombé dans un piège aussi enfantin... D'abord, les viennoiseries et les gâteaux du prêtre ; maintenant, le

repas de l'imam. Car j'ai bien vu que, sur la table, étaient déjà servis toutes sortes de mets délicieux : un tajine aux légumes, trois variétés de salades, des cornes de gazelle, des sablés saupoudrés de noix de coco... Le cauchemar ne finira donc jamais !

« Comment voulez-vous que je fasse confiance à mes concitoyens ? », commença l'imam dès que je me fus installé, comme si la question de la confiance était au menu. « Il y a juste quelques années, les citoyens d'un pays voisin se sont prononcés contre les minarets, au prétexte que ceux-ci ne cadrent pas avec l'architecture environnante. Cela m'a rappelé des siècles très anciens, quand les lieux de culte reflétaient la grandeur des pays : les églises se devaient d'être somptueuses et les mosquées des chefs-d'œuvre. C'était une sorte de guerre par architectures interposées. Les mêmes qui nous reprochent maintenant de refuser

la modernité nous ramènent par leur refus des minarets à des siècles en arrière, quand la guerre des temples battait son plein et traçait les frontières. Parfois, tôt le matin, j'ouvre la fenêtre de mon appartement, j'admire la vue des toitures de ces belles églises et cathédrales, puis je referme la fenêtre et je prie.

Mais, revenons à cette idée de modernité. Est-ce le rôle des religions d'être à l'avant-garde du changement ? L'évolution, nous le voyons bien, se fait à une vitesse vertigineuse, et peut-être que les religions, par leurs réserves, permettent de rythmer le changement et empêchent tout emballement. Non, la place de la religion n'est pas d'être à l'avant-garde, mais à l'arrière-garde ! »

À la fin du repas, l'imam prit sur la table deux paquets qui étaient déjà préparés et me les tendit :

« Tenez ! Ce paquet de gâteaux fait maison est pour vous et, comme je crois savoir que vous fréquentez aussi la maison d'en face, je vous charge de remettre au

prêtre cet autre paquet de gâteaux. Mais peut-être avez-vous encore une question à me poser ? » Je crois bien que je ne lui en avais, jusqu'à présent, posé aucune.

« Je voulais juste vous remercier, monsieur l'imam, de votre accueil.

– Alors, venez, je vais appeler l'ascenseur pour vous.

– Si cela ne vous fait rien, monsieur l'imam, je préfère prendre les escaliers.

– Oh, je comprends. »

Ce que c'est que ces religieux ! Dites-leurs que vous préférez boire votre café sans sucre quand ils vous en proposent, qu'ils vous répondraient, très pensifs : « Je comprends. » Qu'y a-t-il à comprendre dans le fait que quelqu'un préfère descendre par les escaliers plutôt qu'emprunter l'ascenseur ? C'est là qu'une fois arrivé au palier du deuxième étage, je me suis ravisé et ai rebroussé chemin. D'accord,

**« Ce que c'est que ces religieux ! Dites-leurs que vous préférez boire votre café sans sucre quand ils vous en proposent, qu'ils vous répondraient, très pensifs : « Je comprends. » »**

monsieur l'imam, puisque vous dites vous-même « *Je comprends* », vous l'aurez votre question. Je sais que vous avez parfaitement deviné qu'elle tambourine depuis un moment dans ma tête.

« *J'ai bien une question à vous poser*, lui dis-je alors qu'il m'attendait devant la porte entrebâillée de son appartement, comme s'il pressentait mon retour. *J'aimerais que vous me parliez de la caricature, je ne vous demande pas de me parler d'une caricature en particulier, mais de l'art de la caricature, que pouvez-vous en dire ?*

– *Je dirai d'abord que, de par ma filiation, j'appartiens à une civilisation qui n'a pas toujours développé et même reconnu la caricature comme un art, et c'est du haut de ma méconnaissance que je ne peux que m'interroger, à propos de ceux qui pensent, avec raison, peut-être, qu'on avance en bousculant : ne convient-il pas de bien prendre connaissance de ce que nous bousculons précisément ? Est-ce que je négligerais pas aussi ce que je ne désire en fait que bousculer ? Est-ce que je ne le détruis pas ? Mais, encore une fois, et à cause de ma méconnaissance de cet art, il me faut quelques temps d'observation et de réflexion avant de vous donner la réponse qui ressemble le plus à un point de vue. »*

Dehors, je repassais en revue le « monologue » de l'imam, de ces morceaux choisis, entre modernité et minarets. J'ai bien remarqué, pendant que nous mangions, tous les posters accrochés aux murs, représentant les plus belles mosquées du monde. Avouez, monsieur l'imam, que toutes ces mosquées qui ornent les murs de votre salon, vous aimeriez bien les voir fleurir partout dans vos quartiers. Non, monsieur le « tricheur 1 », la guerre des temples, vous ne faites pas que l'admirer par la fenêtre de votre appartement d'HLM !

L'évocation de cette guerre me rappela ma mission de remettre au prêtre ces gâteaux,

et l'idée que celui-ci pourrait bien me confier des galettes bretonnes à l'intention de l'imam me fit rire aux éclats. Ma décision fut aussitôt prise de me diriger vers l'église X pour m'acquitter de cette tâche.

Mais une autre pensée s'inséra alors dans mes réflexions, me causant un fort désagrément, au point que je fis maintes tentatives de l'évacuer en m'écriant : « *Comment ? Comment ai-je pu ?* », comme pour m'amender. Cela me ressemble-t-il vraiment d'agir ainsi ? Bien sûr que non, alors : « *Comment ? Comment ai-je pu ?* »

Avec le prêtre, j'étais plus direct, voire même incisif, plus spontané, alors que j'ai laissé l'imam s'installer dans son monologue sans réagir. La seule question que j'ai posée à la fin était emprunte de simagrées.

Alors quoi ? Il y aurait

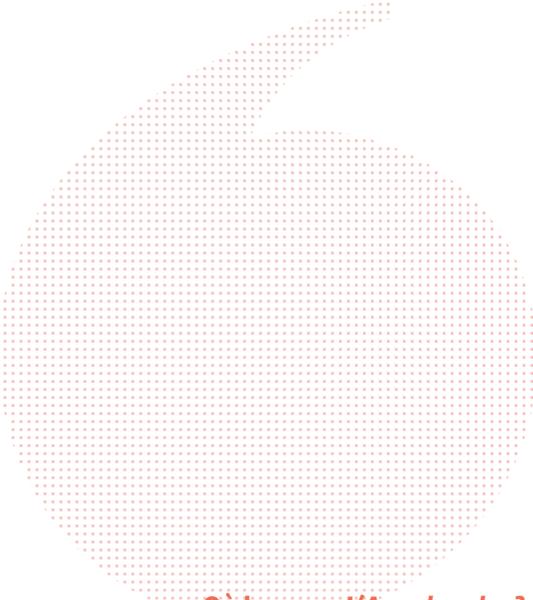
donc une religion qu'on peut tutoyer, avec laquelle on peut discuter en toute familiarité, et une autre, non abordable, si non avec des ménagements à la limite de l'obséquiosité ? Et puis moi, comment ai-je pu ?

« *Je fais mon office, ne me demandez pas si je crois, car je ne saurais vous répondre...* »

Cette réflexion dont j'ai oublié la source illustre l'idée que je me fais d'un prêtre. Il ne peut pas dîner sans avoir un athée comme commensal. Celui-ci promet, lui, des thèses scientifiques, particulièrement lorsqu'elles contredisent les thèses religieuses. Alors que, pour l'imam, un athée n'a aucun statut. Parmi ses fidèles, l'imam occupe une place sociale, avec des codes et des comportements : il est une institution, un clergé et un chef spirituel... Mais, malgré tout ça, moi, comment ai-je pu ? J'ai blâmé l'imam et le prêtre en les qualifiant de « tricheur 1 » et « tricheur 2 », alors que moi-même j'ai joué une partition semblable à la leur : à partir de certaines connaissances, de certaines idées que je me faisais de leurs religions respectives, j'ai servi mets et gâteaux à l'un comme à l'autre.

Quel tricheur... mais quel tricheur je suis ! ■

« **Quel tricheur... mais quel tricheur je suis !** »



### Où trouver *L'Apostrophe* ?

*L'Apostrophe* est une revue semestrielle du Secours Catholique – Caritas France.

Elle est accessible gratuitement au format numérique à l'adresse [lapostrophe.secours-catholique.org](http://lapostrophe.secours-catholique.org). Vous pouvez également commander, gratuitement à cette même adresse, un à cinq exemplaires papier du numéro désiré.

L'abonnement à *L'Apostrophe* est réservé aux groupes membres du Secours Catholique et de son réseau.

Pour toute information ou abonnement, contactez-nous à : [emmanuel.maistre@secours-catholique.org](mailto:emmanuel.maistre@secours-catholique.org)



L'Apostrophe est une revue semestrielle éditée par le Secours Catholique – Caritas France et imprimée à 6 000 exemplaires.

Version numérique sur [lapostrophe.secours-catholique.org](http://lapostrophe.secours-catholique.org)

**Directrice de publication :** Véronique Fayet

**Comité éditorial :** Clarisse, Solen, Brigitte, Khalid, Cyril, Christophe, Jacques, Jean-Marc, Thierry, Emmanuel, Daniel

**Création maquette :** Guillaume Seyral / Secours Catholique – Caritas France

**Iconographie :** Élodie Perriot

**Photo de couverture :** Xavier Schwebel / SCCF

**Correction :** Olivier Pradel

**Impression :** Centr'Imprim

**Ont participé à ce numéro :**

Groupe du Secours Catholique de Roubaix, composé de Malika, Aboubacar, Zahra, France, Abdoulaye, Allel, Richard, Lynda, Rachida, Redhouane, Thizirid, Djamila, John, Saïd, Abdoulla, Kourouma, Dany et Mohammed.

Groupe du Centre d'entraide pour les demandeurs d'asile et réfugiés (Cèdre) à Paris, composé de Charlène, Moussa, Ahmadou, Saïdou, Khalilou, Cheikh, Ali, Anas, Hélène, Louison, Ibrahima, Martine, Jesuald et Pierre.

Avec, en outre, les apports de Ronan (Brest) et de Cyrille (Paris).

Et, par ordre d'apparition : Malika, Jean-Marc, Laetitia, Enri, Sabine, Pascal, Ferdous, Gérard, Claude, Brahim, Mohammed, Allel, Lynda, Djamila, Zahra, Rachida, Richard, Charlène, Cheikh, Nadia, Aboubacar, Ronan, Cyrille, Thiziri, Allal, Redouane, Khalid, Cyril, Clarisse, Allal, Frédérique, [...] Diane, Moussa, Martine, Kader, Anas, Pierre, Jesuald, O.B., Christophe, Jacques, Tof, Mariam

**Rédaction :** Secours Catholique – Caritas France, 106 rue du Bac, 75 007 Paris.

**Contact :** Emmanuel Maistre, [emmanuel.maistre@secours-catholique.org](mailto:emmanuel.maistre@secours-catholique.org)

ISSN 2553-1417

L'Apostrophe (Paris, 2018)

**L'Apostrophe**, une revue dont les auteurs sont des personnes qui, par leur expérience personnelle face à la précarité, ont développé une expertise sur les questions de pauvreté.

Au sein du Secours Catholique – Caritas France et des organisations engagées contre la pauvreté, des hommes et des femmes vivant des situations difficiles s'expriment, relisent leur parcours, le mettent en mots, partagent ce qui est important pour eux et leur ressenti, et parviennent ainsi à élaborer une pensée collective.

Tous les six mois, un regard « de côté » qui permet de regarder et comprendre la société « autrement » et de l'interroger, voire l'apostropher.

[lapostrophe.secours-catholique.org](http://lapostrophe.secours-catholique.org)

 [caritasfrance](https://twitter.com/caritasfrance)  
 [Secours Catholique-Caritas France](https://www.facebook.com/Secours-Catholique-Caritas-France)



**ENSEMBLE,  
CONSTRUIRE  
UN MONDE JUSTE  
ET FRATERNEL**